

LIVRES

D

Lettres québécoises Page D 3
La chronique
de Robert Lalonde Page D 5
Grille télé du week-end Page D 9

ARTS
VISUELSPaul Émile
Borduas Page D 8

Formes Page D 10

LITTÉRATURE
QUÉBÉCOISEGuide
de survie

Un cri du cœur couché sur papier. Le témoignage d'une lutte contre la vie, pour la survie. Un thriller modéré, qui s'entremêle savoureusement à la force de l'amour. Un fait divers qui a secoué la vie paisible de plusieurs personnes. Une fiction tragiquement calquée sur la réalité. Une délicieuse incursion dans la boîte à souvenirs d'une âme écorchée. *Les Beaux Survivants*, le deuxième roman d'une jeune femme de 25 ans, Emmanuelle Turgeon.

MARIE-ANDRÉE
CHOUINARD
LE DEVOIR

C'est la petite histoire d'un roman inspiré par la grande histoire de la vie. Côté réalité: une jeune fille passée par le sommeil abrutissant de la drogue, le tumulte de la vie de rue, aujourd'hui revenue à la vie, vivante sans l'anesthésie des coquines héroïne-cocaïne-mescaline. Côté réalité toujours, le décès d'une jeune femme, toxicomane et prostituée, incidemment la fille de la cinéaste Anne Claire Poirier, connaissance d'Emmanuel Turgeon.

Côté fiction: un premier roman racontant la liaison dangereuse avec la drogue, le difficile enfer de vouloir s'en sortir sans vraiment le vouloir. Et puis ce deuxième ouvrage, raconté par une survivante — on s'en doute bien — et qui dévoile non pas la recette mais le guide de la survie possible.

Les Beaux Survivants s'ouvre sur une petite phrase en apparence anodine, fil conducteur de ce type de littérature. Léguee par le psychiatre américain Bruno Bettelheim, dans *Survivre*, elle dit: «C'était un besoin qui, des années plus tard, dans la littérature des survivants, a été appelée "compulsion du témoignage".»

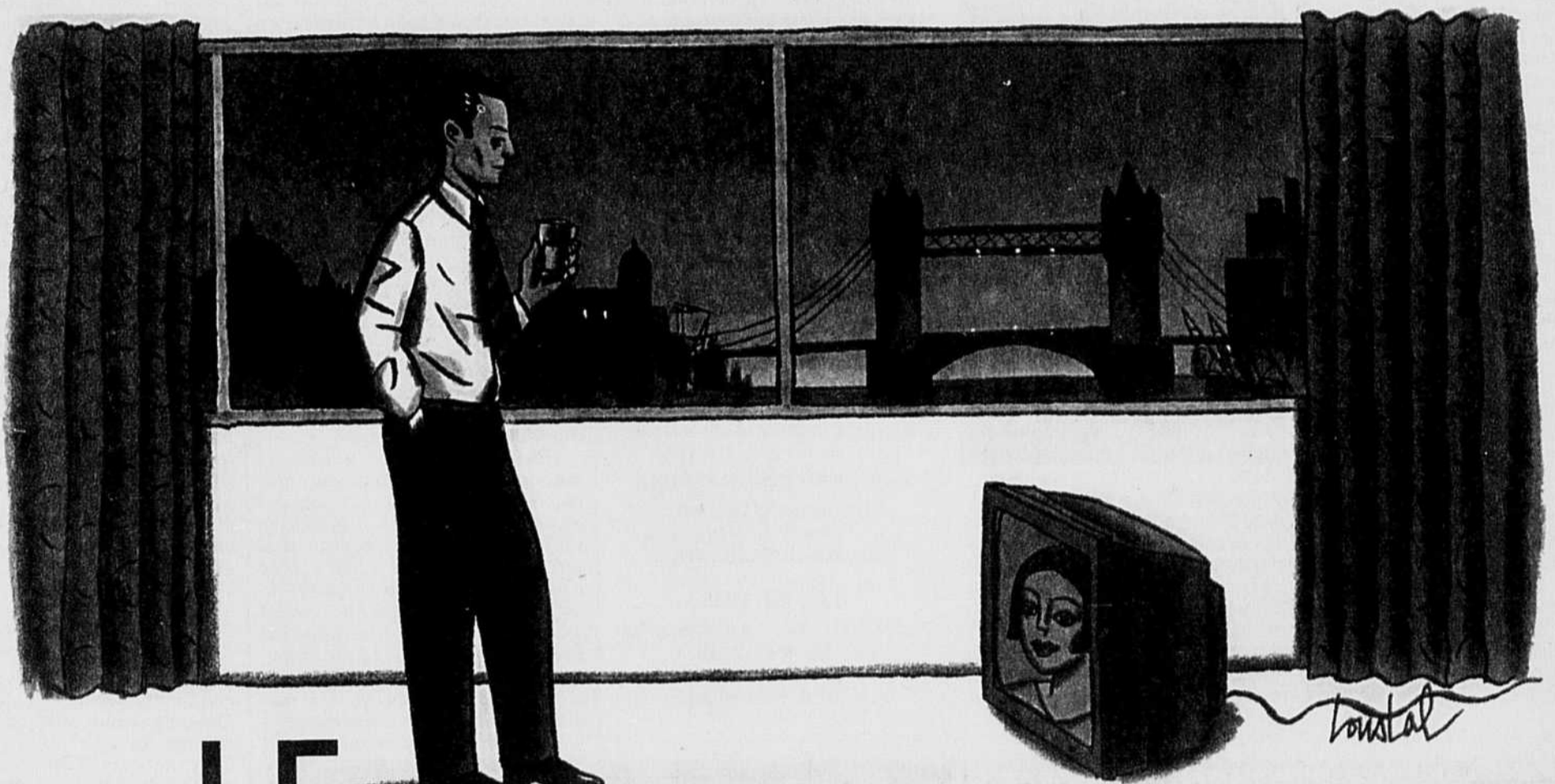
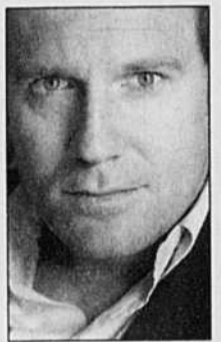
«Du concierge machiavélique aux marchands agressifs qui refusent de me faire crédit d'un paquet d'allumettes, je n'ai jamais été autant confrontée à ma réalité d'indésirable. On est de mauvaise humeur parce qu'on sait bien qu'on se fait avoir quelque part. Du plus grand au plus petit. L'amour universel fait de son mieux, mais la part qui revient à chacun est invisible à l'œil nu», écrit Emmanuelle Turgeon.

Yanne et Anne

Sa fille Yanne décédée dans des circonstances tragiques, la cinéaste Anne Claire Poirier nous avait livré un poignant témoignage en images, et puis en mots: *Let me go!* Au mois d'octobre 1992, la vie d'une mère, cinéaste de surcroît, Anne Claire Poirier, a basculé. Sa fille Yanne, elle aussi avalée par la glotonnerie de la drogue et les appétits voraces de la rue, est assassinée. Soufflée, décontenancée, elle cherche à comprendre comment la vie a ainsi pu se charger de «*Yanne la funambule, Yanne l'acrobate du cœur, Yanne qui plongeait pour faire le plein du vide*». Après le très touchant long métrage documentaire *Tu as crié Let me go* (ONF), Anne Claire Poirier livre sa pensée, la narration de son film témoignage, dans un petit livre très dense.

«Les drogués sont condamnés au silence et à la honte, ils n'ont aucune voix pour se faire entendre. Nous qui les connaissons, qui avons souvent été témoins des ravages de leur corps, des délires de leur esprit, de leurs luttes, des sevrages et des rechutes, de leur solitude aux portes du monde. Nous qui savons leurs douleurs, leurs détresses, nous pouvons ensemble leur donner notre parole. Exiger le respect de leur droit à la santé, à la dignité et à la compassion, leur droit à la vie.»

VOIR PAGE D 2: TURGEON

LE
LONDRES
DE BOYD

On peut être moins heureux — ô combien — que William Boyd: ce Britannique né au Ghana a étudié à Glasgow, à Nice, puis à Oxford, où il a ensuite enseigné avant de devenir un romancier également estimé des Anglo-Saxons et des francophones.

ROBERT CHARTRAND

Bernard Pivot le tient en haute estime; des chroniqueurs l'ont surnommé «*William le Play-Boyd*» — par allusion à son physique avantageux et non à ses mœurs —, puis «*Rocamboyd*» pour la séduisante complexité de ses récits.

Armadillo, tout comme les six autres romans de Boyd, est paru au Seuil et a été traduit avec beaucoup de talent par Christiane Besse. C'est du Boyd comme on l'aime, mais cette fois-ci ses personnages ne courent pas le monde — c'étaient les Philippines pour *L'Après-midi bleu*, le Ghana dans *Un Anglais sous les Tropiques* — et ne se promènent pas dans le siècle comme dans *Les Nouvelles Confessions*: tout *Armadillo* se déroule de nos jours, dans la ville de Londres. L'imaginaire du romancier se déploie dans ce décor familier — Boyd habite lui-même dans le quartier de Chelsea. Mais la bizarrerie guette: nous sommes chez les Anglais, qui ont leurs idiosyncrasies d'insulaires.

«C'est après avoir écrit un article sur le Londres d'aujourd'hui, que m'avait commandé un magazine français, que l'idée m'est venue de faire de la ville le décor unique de ce roman. Mais

le ton d'*Armadillo* est proche de celui de mes autres livres, notamment du troisième, *La Croix et la Bannière*; c'est celui de ce que j'appellerais le «comique sérieux». Nous, les Anglais, sommes très forts dans ce genre de la comédie noire, de l'humour de dérision, satirique, qui traite néanmoins des choses les plus graves de l'humaine condition.»

Armadillo: ce mot à consonance espagnole, qui ne figure pas dans tous les dictionnaires, peut désigner un tatou, ce curieux animal édenté recouvert d'une carapace annelée, ou une variété de... cloporte au corps convexe! Mais Boyd, en exergue, définit plutôt l'*armadillo* comme «un petit homme armé... qui s'appelle Lorimer Black, le personnage principal du roman. Insomniaque, célibataire endurci, il travaille comme expert en sinistres pour une compagnie d'assurances. Son supérieur, par malin plaisir, lui confie les dossiers les plus complexes: on le menace de mort, il perd son emploi et, pour couronner le tout, la femme qu'il aime l'éconduit

«Oui, sa vie est difficile, mais je crois que c'est essentiel, dans une comédie, que les choses marchent mal. Il souffre, ce pauvre Lorimer. J'avoue que je me suis trouvé cruel par moments de lui avoir infligé des ennuis aussi graves, mais j'espère qu'à la fin il a un peu amélioré son sort. En tout cas, il se connaît mieux.»

Et comme les choses simples ne le sont jamais tout à fait chez Boyd, il se trouve que Lorimer Black... n'est pas Lorimer Black. Il est né Milomre Bloj — on ne prononce pas le j, précise son père — et appartient à une famille de tziganes hongrois, tous fantasques, qui cherchent à lui soutirer de l'argent, à lui qui a réussi.

VOIR PAGE D 2: BOYD

«Il faut séduire le lecteur, faire en sorte qu'il soit emballé par l'agencement des épisodes, par la manière dont c'est raconté»

ILLUSTRATION TIRÉE DE LA COUVERTURE DU ROMAN

LIVRES

TURGEON

Réalité mariée à la fiction:
les deux faces de la vie,
l'une sombre, l'autre éclairée

SUITE DE LA PAGE D 1

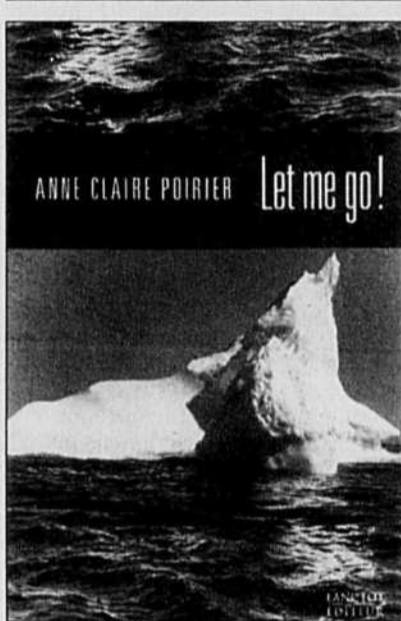
En voilà donc une qui prend la parole, revendiquant ainsi le droit à la vie, utilise l'écriture pour raconter son passé, son autre vie, celle d'avant la lumière, les rires et la simplicité du quotidien. Dans *L'Instant libre*, son tout premier roman écrit en 1995, Emmanuelle Turgeon décrivait le combat aride d'une jeune junkie déchirée entre l'appel de la normalité, une jeune vie lui poussant dans le ventre, et la tentation infernale de croire que c'est «par une seringue que se transmet le sens de la vie».

Les hasards de la vie mettaient sur le chemin de Nathalie, prostituée-drogue-écorchée, Sol, amoureux fou dès l'instant où il posa les yeux sur la demoiselle, sorte de sauveur regardant au fond de l'âme et refusant de se laisser rebuter par une carapace meurtrie. Son corps demandant grâce, à la toute fin du livre, la Nathalie saluait les lecteurs de son lit d'hôpital, l'espoir d'une vie meilleure prenant le dessus sur la déchéance. «J'ai si longtemps été dévisagée. Honte en soi pour chaque passant, la fille de la rue n'a pas d'autres fonctions que de s'allonger. Excusez-moi, messieurs qui me dévisagez, je vais reprendre mon visage et c'est en mon nom que je parlerai.»

L'après-tunnel

À travers la même écriture enlevante, mélange de poésie et de prose philosophique, Emmanuelle Turgeon raconte cette fois l'après-tunnel dans *Les Beaux Survivants*. Jeune auteure de 23 ans rencontre lecteur attendri de 48 ans. Il y a en cet homme, Georges, l'âme du sauveur, de celui qui éteindra les feux à la moindre tentation de succomber. Nathalie devenue Roxanne, récemment sortie des noirceurs de la rue, encore frêle, fragile, la tête pleine des souvenirs qui ont façonné sa vie. Son amie Marie-Anne, toxico-mane assassinée, son amie Johanne, héroïnomane assaillie par le sida. Trio de «Anne», à côté duquel se profile l'ombre de la vraie «Yanne», que la réalité a véritablement emportée.

Et l'assassin court toujours... Un dangereux personnage qui rôde peut-être autour des proches de sa victime,



et sur lequel on voudrait mettre la main pour empêcher la multiplication des drames. «Je suis partie à la recherche du gros méchant loup avec Hélène, la mère de Marie-Anne, raconte Roxanne. Nous avons écrit un livre sur son histoire, pour la ranimer, mot à mot.» Défaite depuis la mort de sa fille, Hélène — sorte de double d'Anne Claire Poirier, se plait-on à imagi-

ner — écrit des lettres, tantôt à l'enfant chérie, tantôt à la crapule qui lui a enlevé ses entrailles. «Il ne résistera pas longtemps à mon invitation. Je sens que mes appels le rapprochent de nous. Il rôde sans savoir pourquoi, attiré par la toile de mots tissée autour de lui. La réalité ne résiste jamais longtemps à l'appel de la fiction.»

Réalité mariée à la fiction. Les deux faces de la vie, l'une sombre, l'autre éclairée, entremêlées et merveilleusement racontées ici par Emmanuelle Turgeon. Les clichés entourant les difficultés de la jeunesse sont nombreux, les «cas vécus» à sensation tartinés les magazines, et on n'en a ici que faire. Voilà une voix qui raconte, tout en simplicité et de façon éclairée, la douleur d'une vie de junkie, le confort de cet enfer en comparaison avec le gouffre de la vie dite «normale», la force nécessaire pour gravir les échelons de la guérison aussi vite qu'on a descendu ceux menant à la dérive, la beauté difficile, enfin, de la survie, plutôt que de la victoire.

On se gardera de livrer la clé du suspense, car suspense il y a dans cette chasse à l'assassin, cette quête des morceaux de jeunesse perdue. Laissons à Roxanne le soin d'expliquer comment il est possible d'atteindre les voies de la survie. «On dit qu'il faut toucher le fond, mais ce qui importe vraiment, c'est l'accumulation lente et laborieuse de preuves que la vie vaut la peine d'être vécue. Le monde n'est pas si froid quand la confiance te berce avec ses chansons connues. On se construit une banque d'arguments avec intérêt et un jour on en a assez pour ne plus croire ceux qui prétendent que la vie est un champ de mines et qu'il faut la traverser à dix pieds du sol pour survivre.»

LES BEAUX SURVIVANTS

Emmanuelle Turgeon
Lancôt Éditeur
Montréal, 1998, 107 pages

LET ME GO!

Anne Claire Poirier, en collaboration
avec Marie-Claire Blais
Lancôt Éditeur
Montréal, 1998, 65 pages

BOYD

Même le banal surprend
ou intrigue

SUITE DE LA PAGE D 1

William Boyd s'est d'ailleurs amusé avec les noms de la plupart des personnages du roman: noms insolites, comme celui de l'amoureuse de Black: Flavia Malinverno, ou d'un de ses patrons: Torquil Helvoir — Jayne — qui précise qu'Helvoir se prononce «hiver»; et son supérieur immédiat s'appelle George Hogg: c'est un salut, à sa façon. Les noms courants ont aussi leurs fantaisies: le «e» de Home n'est pas muet alors que le «t» de Rappaport l'est. Même le banal surprend ou intrigue: pourquoi, se demande Black, un chanteur populaire, Martin Foster, a-t-il troqué son nom pour un pseudonyme tout aussi quelconque: David Watts?

La sécurité par le nom

«La plupart des humains ont besoin de sécurité, de repères sûrs. Le nom, c'est ce qui semble offrir la meilleure garantie. Or, dans mon roman, les noms mêmes des personnages sont des pièges; j'ai voulu, par là, jouer sur une sorte d'oscillation entre certitude et incertitude. Quant aux prononciations capricieuses de noms courants, je crois qu'il y a là une particularité très britannique. D'ailleurs, bien des Anglais parlent en bougeant à peine les lèvres — ils essaient de parler sans en avoir l'air — et en ayant un regard très posé, très snob, si bien qu'il est parfois difficile de comprendre ce qu'ils disent. Comme, dans ma satire, je n'ai voulu épargner personne, j'ai eu du plaisir à me moquer de ces gens-là, qui sont, si vous voulez, les Londoniens BCBC.»

Dans ce monde si pur sûr des assurances, dans ce métier où il doit affronter des magouilleurs et des escrocs, Lorimer Black cherche désespérément un brin d'authenticité. Mais c'est ailleurs qu'il en trouvera.

«Alors qu'autour de lui tout est faux, artificiel, son amour pour Flavia, même s'il tourne mal, est une certitude pour lui. Et à défaut de pouvoir s'offrir l'armure ancienne dont il rêve, quand il achète à prix d'or ce casque ancien, cet authentique heaume grec, il en éprouvera une sérénité extraordinaire, même si le casque lui occasionne des ennuis. La vie ne permet pas qu'on trouve la certitude et la sécurité aussi facilement qu'on le voudrait. On est sans cesse bouleversé — par les gens et les événements — et c'est ça que Lorimer apprend au fil du récit, je crois.»

Et de par son métier même, Lorimer Black n'est-il pas appelé lui-même à provoquer l'incertitude? C'est en tout cas ce que pense son supérieur, Hogg, qui lui assène ce beau paradoxe: «L'expert en sinistres est l'élément malin, le facteur instable dans l'univers ostensiblement stable des assurances.»

Dans ce labyrinthe de sa propre vie et celui de son métier, Lorimer ne peut que se dépatouiller de son

mieux. Dans ce Londres où il se déplace en tous sens, il s'attache à certains lieux: des clubs, et surtout certains cafés qui lui paraissent authentiquement anglais. William Boyd lui-même est un habitué.

Les clubs

«Je suis membre d'une demi-douzaine de clubs. Cela fait partie de notre vie sociale qui est, paradoxalement, plutôt privée. J'aime entrer dans les pubs et les cafés. J'observe, je prends des notes; en essayant de décrire le Londres d'aujourd'hui, je me suis servi de mes observations des trois dernières années. Tout est véridique, dans ce que j'en dis. Les clubs et certains pubs pourront paraître un peu bizarres aux lecteurs, mais ils sont ainsi.»

Et les cafés, en reste-t-il d'authentiques, comme ceux que Lorimer Black recherche?

«Oui, et ce sont souvent les plus minables, comme celui que fréquente le frère de Lorimer; c'est dans ces endroits assez tristes qu'on trouve la vraie âme anglaise, comme le café Matisse du roman, qui s'appelle en fait le café Picasso. Il est à 200 mètres de chez moi.»

Le sens et le goût de l'observation de William Boyd — que partage son héros — se révèlent une fois de plus dans *Armadillo*, comme son talent d'architecte romanesque: l'intrigue est construite avec art.

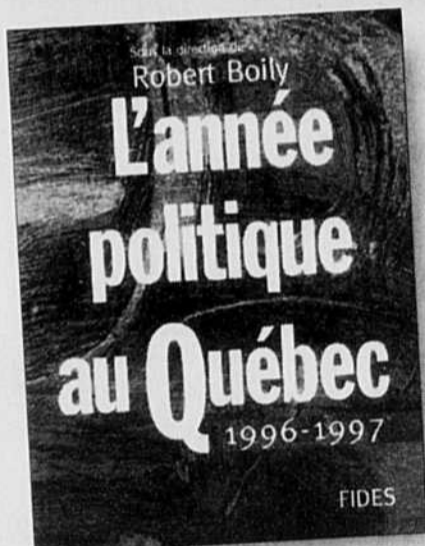
«Avant de commencer à écrire, je fais beaucoup de recherches, je me fabrique des dossiers sur les personnages, je trace des schémas. Comme mes histoires sont assez complexes, je sens le besoin de fonctionner ainsi. Pour ne pas m'y perdre moi-même! Et puis, à mon avis, l'essentiel d'un roman, c'est l'histoire et les personnages. Mais s'il n'y a qu'une simple histoire, cela donnera un roman froid, platonique; or, selon moi, il faut séduire le lecteur, faire en sorte qu'il soit emballé par l'agencement des épisodes, par la manière dont c'est raconté. C'est difficile, mais c'est là, quand on y arrive, que se trouve la vraie puissance du roman. C'est comme ça, inchangé depuis des siècles.»

Pour l'heure, William Boyd travaille à un film dont il a écrit le scénario et qu'il va réaliser lui-même. Tout se passera dans les tranchées pendant la Première Guerre mondiale; de jeunes soldats attendent l'attaque: ils ont 17, 18 ans, ils bavardent, ils s'amuse. Ils ont peur. «Nous allons être claudrés avec eux. L'effet sera assez choquant, je crois. Et à la fin, on les connaîtra très bien.» Comme on a l'impression d'avoir connu, à la fin d'*Armadillo*, ses personnages singuliers.

ARMADILLO

William Boyd
Traduction de l'anglais
par Christiane Besse
Seuil, Paris, 1998, 367 pages

NOUVEAUTÉS



Sous la direction de Robert Boily
L'ANNÉE POLITIQUE
AU QUÉBEC 1996-1997

Quinze spécialistes proposent une synthèse de l'activité politique au Québec entre 1996 et 1997. Cet outil de référence permet de mieux saisir les rouages et les débats de fond qui sous-tendent la vie politique québécoise.

248 PAGES, 29,95 \$

Denis Monière
VOTEZ POUR MOI

Une histoire politique du Québec moderne à travers la publicité électorale

La publicité constitue un ingrédient indispensable à la politique moderne. À travers la publicité télévisée, l'auteur montre l'évolution de la culture politique depuis le début des années 1960.

256 PAGES, 24,95 \$



Manon Jourdenais
MAINTENANT QUE
JE NE VAIS PLUS MOURIR.

L'expérience spirituelle des homosexuels vivant avec le VIH/sida: guide d'accompagnement

Ce livre accompagnera tous ceux qui relèvent le défi de cheminer avec des hommes marqués par un destin particulier, celui de vivre avec le VIH/sida.

478 PAGES, 23,95 \$

FIDES

En vente chez votre libraire

RENCONTRES

Olivieri

Qu'est-ce qu'une nation ?

Dans le cadre du colloque *Nationalité, citoyenneté et solidarité*, le groupe de recherche sur le nationalisme (GRENAT) vous invite, en collaboration avec les éditions du Seuil, au dernier débat de la saison des Rencontres Olivieri ayant pour thème: *Qu'est-ce qu'une nation?*

Participants

• **Gérard Bouchard**
Historien et sociologue, auteur entre autres de *La Nation dans tous ses états, le Québec en comparaison*, (en collaboration avec Yvan Lamonde), éd. L'Harmattan.

• **Alain Finkielkraut**
Philosophe, auteur entre autres de *L'humanité perdue*, éd. du Seuil.

• **Thierry Hentsch**
Politologue, auteur entre autres de *L'orient imaginaire*, éd. de Minuit.

Animatrice

• **Anne Legaré**
Politologue, auteur entre autres de *La souveraineté est-elle dépassée?*, éd. du Boréal.

Avec la participation
d'ALAIN FINKIELKRAUT
auteur de
L'Humanité perdue
Essai sur le XX^e siècle
Seuil coll. Point

Le samedi 23 mai 1998
à 19 heures

Maison de la culture
Côte-des-Neiges
5290 Côte-des-Neiges

Billets en vente
librairie Olivieri

Entrée 5,00 \$

Réservation obligatoire
739-3639.

POÉSIE

Imaginaires
baroques

DE L'INCONNU
François Charron
Les Herbes rouges
Montréal, 1998, 138 pages

TU ME TROMPES
AVEC UN OISEAU

Denis Vanier
Les Herbes rouges, Montréal, 1998

DAVID CANTIN

Peut-on parler d'imaginaire baroque dans la poésie québécoise actuelle? Dans les plus récents livres de François Charron et Denis Vanier, le réel s'engage vers des mondes oniriques où l'humour, l'horreur, tout comme le scepticisme se percutent au fil des strophes. À travers le climat inattendu que provoquent certaines images, on saisit une forme de liberté intérieure qui se réalise grâce aux plus curieuses associations poétiques.

Avec *L'Éloge de l'inconnu*, François Charron tente d'approfondir sa recherche d'une ironie métaphysique qu'annonçait déjà *Le passé ne dure que cinq secondes* (Les Herbes rouges, 1996). Aussi imprévisible qu'étrange, ce nouveau recueil m'incite déjà à croire qu'il s'agit de l'une de ses œuvres les plus audacieuses. C'est comme s'il revenait aux pirouettes carnavalesques des premiers recueils, délaissant toutefois l'utopie marxiste. Divisé en quatre sections, cet éloge confronte une suite de sentences où l'on retrouve un besoin constant de déstabiliser notre expérience intuitive face à l'insaisissable. À la manière d'un voyage baroque, la poésie de Charron revendique un espace de dérision afin de briser l'énigme des nombreux refoulements. Critique sans compromis de l'individu et de la société moderne, il se dégage de ces réflexions une volonté de réunir les contrastes qui séparent le doute de la foi: «Après avoir réfléchi en vain sur le sens profond de la vérité, / l'extrême hiver qui se répand en moi / me tient lieu d'imaginaire. / Le moindre philtre porteur de séismes / demande à nous être remis. / Ponctuel, je suis au rendez-vous comme le poison / dans la pomme. / Avec un dernier geste prétentieux / la doublure qui me barrait l'espace parle maintenant / — quelle foutaise! — de pulvériser la Panthère rose. / Si un jour ne subsistent que d'impeccables idiots / en habits de professeur, qu'en résultera-t-il? / Couvert de médailles et de termes bryants / le cortège des représentants qui s'allonge / n'est plus qu'une de mes larmes / qu'une indulgente compréhension, seif, force de maîtriser.»

À travers son rire irrévérencieux, on entend chez ce poète un besoin de surmonter toute forme de peur ou de contrainte face à la mort éventuelle. Comment peut-on véritablement surprendre l'inconnu à travers les limites et les possibilités d'une langue? Cette réaction créatrice va même jusqu'à défendire une critique virulente des pièges que soulève l'immédiate évidence. Avec une fougue pareille, ce livre courageux de François Charron pose des questions nécessaires qui risquent de causer bien des controverses!

Alors que l'imaginaire de Charron se fait plus complexe, celui de Denis Vanier se dépouille sans cesse afin d'atteindre l'essentiel. Dans *Tu me trompes avec un oiseau*, l'auteur de *Je poursuis une forme d'ascèse démesurée devant ce «temps [qui] accélère et devient hystérique»*. Ainsi on retrouve toujours dans ces courts poèmes, une fascination presque érotique qu'engendre la solitude inhumaine de vivre. D'ailleurs, il se dégage une atmosphère très déroutante à partir du rayonnement symbolique de certains mots comme désert, éternité, ange, prière, croix et prie-dieu. Très précis, ce recueil s'approche de la mort à la manière d'un rituel convulsif du vivant: «Il faut manger / l'oiseau de perdrix / et le monstre de anges, / surtout prier / avant d'avalier, / graines ou féculé, / car l'agonie se digère / avec les seins, les roses / de la lumière / et le vin / des marteaux qui saignent.»

Cette tension entre l'horreur et le sacré devient un refuge possible face à l'agonie du présent. Alors, ce monde psychique ne représente plus une solution délirante, mais l'unique réel capable d'être intériorisé. Si un univers semblable tient autant du baroque, c'est grâce à ce corps qui réinvente le moindre signe de vie sous l'emprise de la détresse: «L'angélus sonne trop tard, / tout le monde est saoul / et ne mange de terre / depuis longtemps, / bénissons ce qui manque: / le pain lourd comme des seins / sur les cœurs ouverts, / mais surtout ce désir / de baiser le sol au sang, / en honneur de ce qui nous émeut.»

Commandez
vos livres
chez
Renaud-Bray

Nous expédions partout au Québec
poste ou messagerie

Montréal : 342 - 2815

Extérieur : 1-888-746-2283
E-mail : sad@renaud-bray.com

Pour plus d'informations sur le colloque:
Stéphane Gobeil • 987-8929

LIVRES

Lettres québécoises

Entre la délicatesse et la grossièreté

AMINA ET

LE MAMELOUK BLANC

Jean Mohsen Fahmy
L'Interligne, Vanier, 1998, 448 pages

À la fin d'une journée d'hiver de 1838, une vieille femme, seule dans sa maison de Belœil, est plongée dans une rêverie où affluent les images du passé; l'éclat du soleil aperçu par la fenêtre lui rappelle soudain une autre lumière «venue du fond de son âge». «Stupéfaite, elle voit surgir, au milieu des dunes de neige, un paysage de palmiers ponctuant un plat pays, un fleuve immense aux écailles étincelantes et, au delà, l'infini moutonnement des dunes de sable irradiant la lumière.» C'est par cette scène, très brève, que s'ouvre le roman de Jean Fahmy qui nous plonge aussitôt quarante ans plus tôt et à des milliers de kilomètres de Belœil, dans un village de Moyenne-Égypte, où cette femme — il s'agit d'Amina, l'héroïne du roman — a grandi.

Amina et le mamelouk blanc est en effet une longue fresque historique, une sorte de tryptique qui décrit pour l'essentiel l'Égypte du début du XIX^e siècle — les luttes de pouvoir, mais aussi les coutumes et les mœurs de ses habitants —, puis, plus brièvement, la France de la révolution de Juillet et le Canada au moment de la rébellion de 1837. Trois pays à un tournant de leur histoire, où vont se connaître et s'aimer Amina et Mathieu Vidal, un officier français qu'on surnomme le «mamelouk blanc».

Il s'agit de la connaissance en 1798 alors que Vidal fait partie des troupes napoléoniennes qui envahissent l'Égypte. La conquête fait long feu et les Français sont bientôt rapatriés, mais le capitaine Vidal, lui, n'a pas envie de repartir; il s'est attaché à ce pays et a été séduit par la grâce discrète d'une jeune fellaha, fille d'un sheikh.

Vidal, à qui les commandants de l'armée française ont confié une mission officieuse d'informateur, décide donc de rester. Son surnom est plutôt flatteur: les Mamelouks sont de redoutables cavaliers barbus, recrutés à l'origine parmi les esclaves étrangers et qui ont joué un rôle politique considérable en Égypte depuis le XIII^e siècle. Mais Mathieu Vidal, s'il est courageux, n'est pas un homme de pouvoir. Il observe la société égyptienne en amoureux du pays davantage qu'en espion. Et s'il devient l'inti-

me du pacha Mohamed Ali, pour qui il va combattre en Arabie, c'est par sympathie pour l'homme et non par ambition personnelle.

Un couple

Mathieu et Amina forment un couple très uni; leur amour profond, tout de sensualité délicate, n'est pas sans nuages, mais fait pour durer; il va survivre malgré une incartade de Mathieu. Il y a aussi entre eux un échange, inégal il est vrai, de traits culturels: grâce à Amina, Vidal s'égyptianise un peu plus alors qu'elle se familiarise avec la vie à l'européenne. Ils sont tous deux attachés à leurs enfants, dont ils se préoccupent même lorsqu'ils sont devenus grands.



Robert Chartrand

Décrire

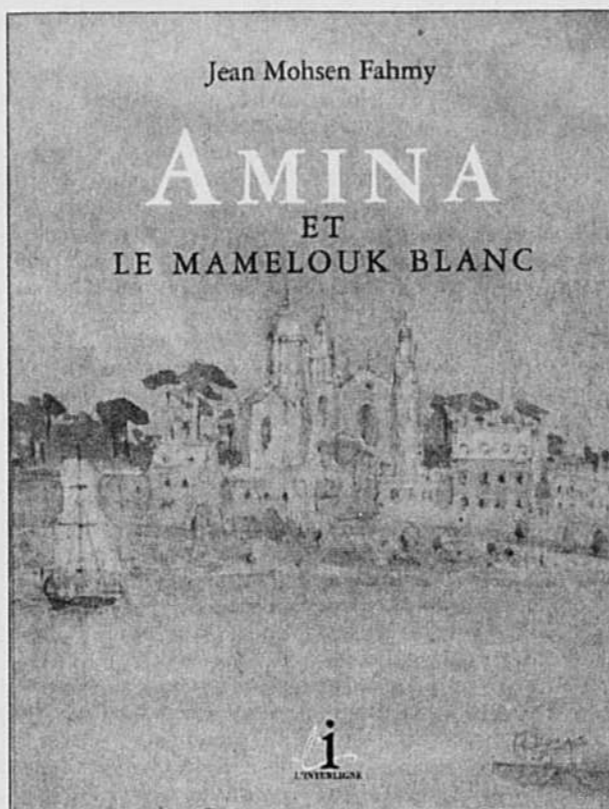
trois
pays:
l'Égypte,
la France
et
le Canada, à
un tournant
de
leur
histoire

me du Canada. L'épisode canadien du roman de Fahmy est bref, mais spectaculaire. Vidal, aussitôt débarqué, entre en contact avec les Patriotes les plus influents: Ludger Duvernay, le directeur du journal *La Minerve*, et surtout Louis-Joseph Papineau, qu'il va suivre dans ses tournées de discours. Amina, elle, qui s'était plus ou moins bien acclimatée à la France, va se trouver tout à fait chez elle au Canada.

Vidal et Amina sont très vite devenus des Canadiens. Malgré la conjoncture dramatique, le roman se termine sur un ton de *happy end* et plutôt abruptement, comme si l'auteur avait été pressé d'en finir.

D'ailleurs, les séjours en France et au Canada d'Amina et de son «mamelouk blanc» servent surtout à illustrer l'idéal de liberté que poursuit Mathieu Vidal au delà des frontières et des différences de cultures; c'est la partie «égyptienne» du roman — la plus considérable, heureusement — qui est la plus convaincante.

Fahmy, qui est d'origine égyptienne, vit au Canada depuis de nombreuses années. C'est un spécialiste du XVIII^e siècle dont la passion et la connaissance de l'histoire se manifestent ici brillamment. L'écriture d'*Amina et le mamelouk blanc* est classique sans être guindée, lyrique parfois, aussi habile à dire la complexité des situations que la délicatesse des sentiments. Ainsi, ce passage très bref où



Amina, qui vient de bavarder lors d'une soirée avec le grand poète Chateaubriand, est soudain troublée «en évoquant la mince silhouette, sanglée dans son habit étroit, le front haut, les cheveux abondants et libres, le pli légèrement désenchanté des lèvres, la sensation douce et chaude de l'haleine» de celui qui, en prenant congé, lui a baissé la main. Elle ne le reverra pas...

LE ROMAN

D'ÉTIENNE BRÛLÉ

Michel Michaud
Libre Expression,
Montréal, 1998, 537 pages

Si Mathieu Vidal et Amina sont des personnages fictifs, le héros du roman de Michel Michaud, lui, a bel et bien existé. Étienne Brûlé — le vrai — est arrivé au Canada sur le bateau de Samuel de Champlain, le *Don de Dieu*, en 1608. Deux ans plus tard, il est parti en Huronie, au nord du lac Érié, où il a servi d'interprète entre les Hurons et les Français. Il n'est pas

le seul à avoir ainsi vécu parmi les Amérindiens, mais c'est sans doute lui qui est demeuré le plus longtemps parmi eux.

Michaud a donc voulu faire la biographie romancée de cet homme dont on sait peu de choses. Il lui prête, au départ, le même rêve que celui de Christophe Colomb et tant d'autres, découvreurs ou aventuriers: celui de découvrir un passage vers la Chine. Mais le personnage de Michaud n'est pas un visionnaire, beaucoup s'en faut. Il a plutôt «l'intelligence pratique et l'âme animale».

Le vrai rêveur, l'idéaliste, ce serait plutôt Champlain, qui espère que les Européens s'installeront durablement en Amérique et vivront en bonne intelligence avec les autochtones; Champlain est hostile à l'esprit mercantile de ceux qui ne pensent qu'à s'enrichir.

Brûlé, séduit d'emblée par la générosité et «l'absence totale d'inhibitions morales» des Hurons, va s'indianiser comme s'il n'avait attendu que cela toute sa vie. Il apprendra leur langue,

adoptera leurs mœurs et participera même, quoique avec réticence, aux séances de torture qu'ils infligent à leurs ennemis.

Il y a un parti pris de naturalisme dans ce roman, qui s'affiche dès les premières pages: le bateau de Champlain est sale, les rats sont nombreux, la viande faisandée et les propos salaces. Suivront des descriptions minutieuses de scènes de torture et une réflexion sur les... «pets», que les Amérindiens trouvaient moins inconvenants que les Européens!

Quant aux «amours» d'Étienne Brûlé, elles se réduisent à des prestations sexuelles, à des étreintes brèves et brutales, parfois; ce comportement, nullement hérité des Amérindiens, relève plutôt d'une conviction intime: «Une personne pouvait se créer des illusions, s'inventer des histoires édifiantes. Un homme, une femme restaient d'abord et avant tout des êtres primitifs.» Telle est sa «philosophie».

Brûlé, le Huron d'adoption, aime par-dessus tout être libre de toute

contrainte, sans attaches d'aucune sorte, si bien que, lorsque les Anglais s'amèneront, il commercera avec eux sans avoir de scrupules: «qu'en avait-il à cirer de la France, du Roi, de l'Église catholique?» Ni dieu ni maître, donc.

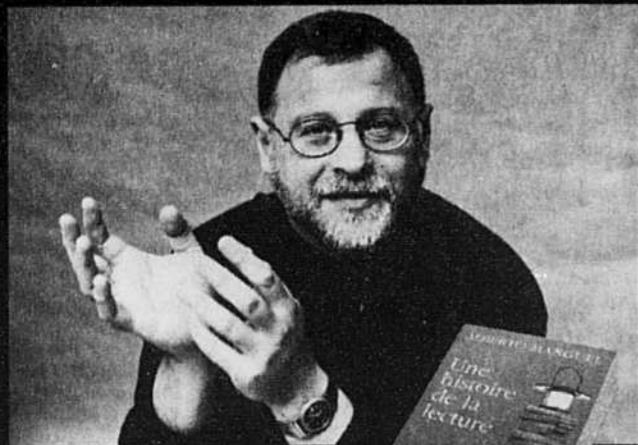
Le roman d'Étienne Brûlé, qui s'appuie sur des détails authentiques, est malheureusement truffé d'expressions idiomatiques modernes fort agaçantes qui lui donnent une allure anachronique: Brûlé «décode la situation» ou «franchit la barrière linguistique», des personnalités «paniquent» et il y a des «éléments qui militent en faveur d'une option». Par ailleurs, on se heurte parfois à des métaphores ampoulées — «l'automne mit à mort la nature» — ou à des formules qui laissent pan-tois: à quoi peuvent ressembler des «enfants d'ascendance imberbe»?

Étienne Brûlé apparaît ici comme un personnage plutôt petit, dont l'indianité, décrite à gros traits, semble surtout fait de brutalité et de je-m'en-foutisme.



UNE HISTOIRE DE LA LECTURE

Alberto Manguel



«Lisez pour vivre. Cette citation de Flaubert (...) décrit exactement, en trois petits mots, toute la passion qui consume l'auteur argentin».

Lise Lachance, *Le Soleil*

«de l'érudition, il y en a à revendre. Mais de l'érudition qui vous met tout simplement l'eau à la bouche».

Élisabeth Benoit, *La Presse*

«une fabuleuse leçon de vie, d'écoute, et d'intelligence».

Pascale Navarro, *Voir*

«Un livre d'une érudition stupéfiante...»

Hector Bianciotti, *Le Monde*

«Le livre le plus divertissant, le plus profond, le plus instructif, le plus jubilatoire que l'on puisse lire en ce moment...»

Jorge Semprum, *Le Journal du Dimanche*

«Un livre époustouffant, ébouriffant!»

Bernard Pivot, *Bouillon de culture*

ACTES SUDLEMÉAC

Pierre Poulin

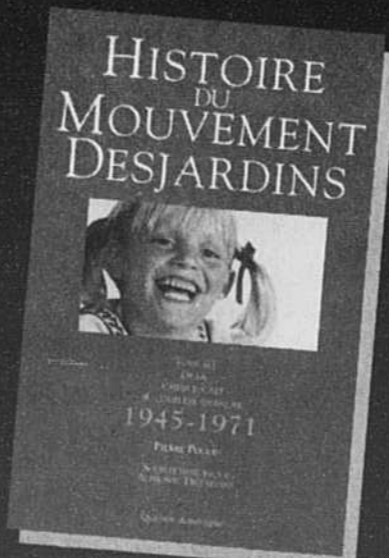


NOUVEAUTÉ

L'Histoire du Mouvement Desjardins

Tome III

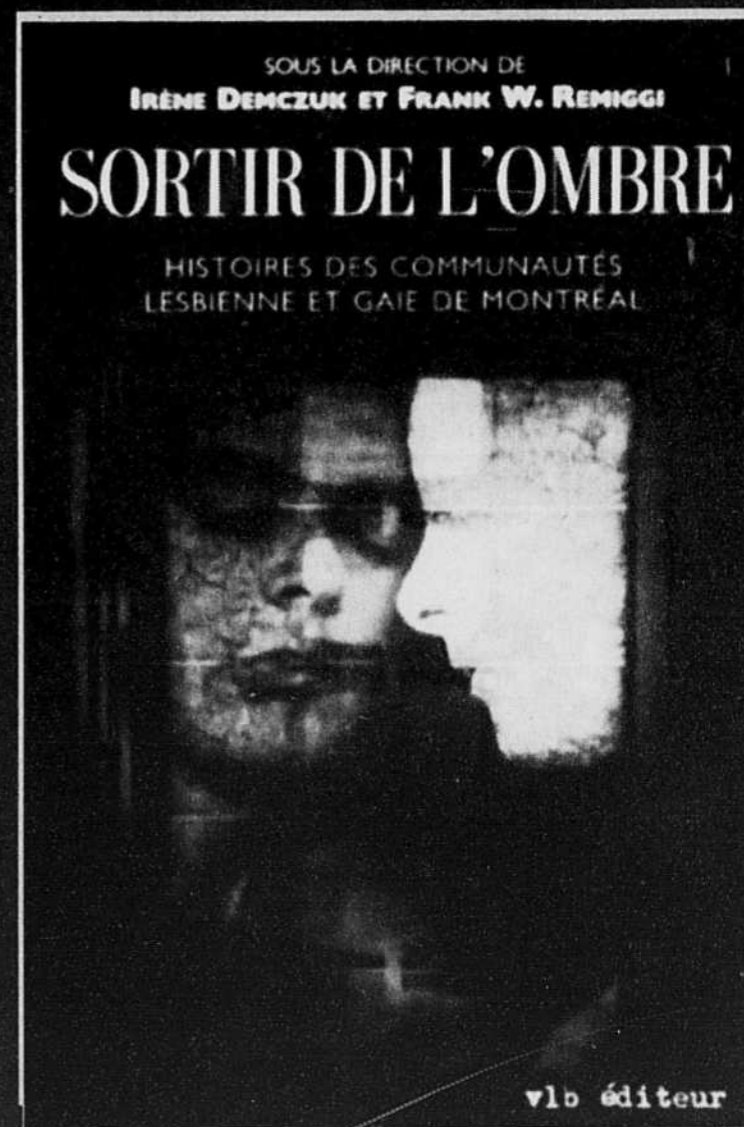
Pop-sac-à-vie-sau-sec-fi-co-pin :
25 ans d'histoire
qui ont marqué
le Québec !



376 pages, 26,95 \$

QUÉBEC AMÉRIQUE

www.quebec-amerique.com

IRÈNE DEMCZUK
FRANCK W. REMIGGIessai
29,95 \$

Les lesbiennes et les gays à
Montréal: un demi-siècle
d'histoire. La clandestinité,
l'interdit, la résistance,
les victoires.



vlb éditeur

La passion de la littérature

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

LE FEUILLETON

L'art de la métamorphose

Autobiographie fictive d'un caméléon

SELF

Yann Martel
Traduction de l'anglais par Hélène Rioux, XYZ Édition, Montréal
1998, 288 pages

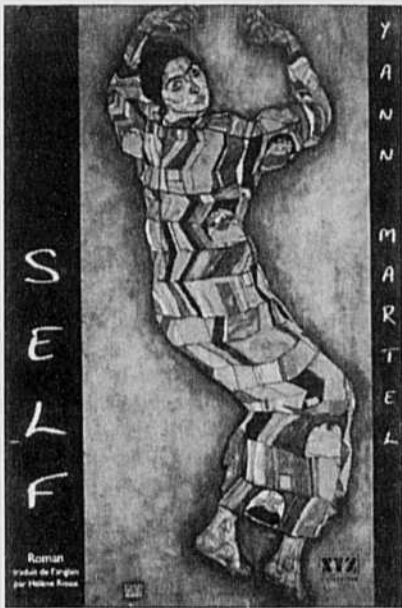
BLANDINE CAMPION

Sous la plume du déjà célèbre Yann Martel, qui a, rappelons-le, connu le succès dès la sortie de son recueil de nouvelles *Paul en Finlande*, la fiction apparaît comme un véritable kaléidoscope de l'existence. Kaléidoscope: «petit instrument d'optique, dont le fond est occupé par des fragments mobiles de verre coloré qui, en se réfléchissant sur un jeu de miroirs, y produisent des combinaisons d'images aux multiples couleurs», nous dit le Dictionnaire québécois d'aujourd'hui.

Mobilité, jeux de miroirs, combinaisons, tout le roman de Yann Martel est là, dans cette métamorphose constante des choses et des êtres, dans la fluidité des images et leur forte charge émotionnelle, dans l'enchevêtrement de la pensée et des sensations. Certains lecteurs pourront d'ailleurs être déçotés par ce roman au titre évocateur, *Self*, où les questions de l'identité, du désir, de l'amour, du changement expérimenté par tout individu au cours de son évolution se fondent dans une fiction à la trame elle-même mouvante, aux frontières changeantes, qui mêle impunément les genres romanesque et autobiographique et le sexe des narrateurs. Mais l'étonnement n'empêche guère la fascination, car l'imagination puissante de Yann Martel de même que son style impeccable font de ce texte étrange une véritable exploration de l'identité, des identités, des possibles humains.

Le même et l'autre

Le roman commence, si l'on peut dire, de manière traditionnelle. Le narrateur, qui partage de nombreux points communs avec l'auteur, est fils de diplomates. À ce titre, il a la chance, très jeune, d'expérimenter des changements de décor et de côtoyer des individus venus de tous les horizons, ce qui le prédispose à une ouverture d'esprit, à une familiarité avec le nouveau et l'inconnu que l'adulte en lui conservera. Au début du récit, ce narrateur qui jette un regard lucide sur sa propre enfance cherche à retra-



cer ses premiers souvenirs, ses premières émotions, dans de très belles pages, sans doute les plus belles du roman. Sur près de 300 pages, se déroulera ainsi le récit d'une vie, de l'âge de trois ans à celui de trente.

D'entrée de jeu, la notion de métamorphose est là, essentielle, comme un emblème à cette existence qui prendra, pour le moins, des chemins inattendus et qui se refuse à établir des séparations marquées entre les êtres. Le petit garçon aura ainsi des difficultés à accepter que l'être humain ne puisse être que masculin ou féminin, alors que les objets, eux, ne sont ni l'un ni l'autre. Tout en retraçant les différentes étapes de son enfance puis de son adolescence, jusqu'à l'âge de dix-huit ans, le narrateur évoque justement les principaux changements qui ont marqué ces années.

Comme une métaphore filée, la métamorphose tisse le récit, se glisse au cœur des expériences: le petit garçon de cinq ans expérimente, au cours de son sommeil, une transformation animale, se découvrant lapin; à douze ans, s'amorce pour lui «la métamorphose qui commence au moment de la puberté»; et plus tard, pour l'adolescent de seize ans, l'annonce de la mort de ses parents tués dans un accident d'avion le «frapp[e] non comme la sonnerie d'un glas, mais comme une nouvelle phase de [sa] vie métamorphique, toujours en expansion». Jus-

qu'à cette affirmation qui condense tout l'esprit du roman: «l'idée de transformation avait été, depuis mon plus jeune âge, au centre de ma vie».

Elle et lui

Au cœur de cette existence vouée à la métamorphose, il en est cependant une qui atteindra le lecteur de plein fouet, au point de le déstabiliser radicalement dans ses habitudes de lecture. En effet, à l'âge de dix-huit ans, le narrateur se réveille un beau matin... en narratrice, sans que rien, dans le récit, n'explique ou ne justifie ce revirement. Devenue femme, le personnage poursuit son récit autobiographique et se succède, comme précédemment, les échecs ou les succès amoureux, les questions existentielles (la narratrice fait des études de philosophie, qui rappellent celles suivies par l'auteur lui-même), les petits riens de la vie quotidienne et les voyages, car le thème du mouvement est lui aussi très présent dans ce texte foisonnant.

Revenu de sa surprise (s'il en revient), le lecteur suivra donc le parcours de cette jeune femme, qui se découvre tout d'abord homosexuelle pour ensuite tourner son désir vers les hommes, la sexualité ayant, elle aussi, une place prépondérante dans le roman, qui en explore toutes les possibles combinaisons (homosexualité féminine, masculine, hétérosexualité) dans un langage parfois cru et qui n'a pas peur d'aller au fond des choses (sans mauvais jeu de mot). Le lecteur ou la lectrice pourrait donc se croire quelque peu rassuré(e) par la tournure des événements lorsque le narrateur devenu narratrice tombera amoureux de Tito, un beau Hongrois ténébreux, et se pensera en route de l'union.

Mais Yann Martel a plus d'un tour dans son sac, et son exploration de l'identité féminine, qui se veut lucide et profonde, englobe tous les heurts entre le masculin et le féminin, toutes les différences de statut biologique (le roman contient des pages étonnantes sur le cycle menstruel), toutes les violences. Ces violences perpétrées par la gent masculine amènent en effet un nouveau revirement, et le narrateur masculin, blessé au plus profond de son corps et de son âme, reprendra la place de la narratrice, tout en portant en lui le cadavre de cette femme qu'il a été et de l'enfant qu'elle portait peut-être.

Voilà donc un roman étonnant. Le talent de Yann Martel ne s'y dément pas, et les amateurs qui avaient apprécié *Paul en Finlande* retrouveront ici une écriture de grande qualité, qui se déploie dans la richesse des images pour capter les petits moments d'émotion qui font la valeur d'une existence. L'évocation de l'enfance du narrateur est, de ce point de vue, tout à fait exemplaire.

Toutefois, il se peut, au-delà de la qualité du style et de la profondeur psychologique du personnage, qu'une gêne persiste. Ce roman, nous annonce l'éditeur, est surtout «l'éloge du flou, car le narrateur n'arrive jamais à savoir avec précision qui il est ni pourquoi il a été lancé sur telle ou telle orbite». Le lecteur non plus n'arrive guère à le savoir, et ce «flottement», s'il constitue l'une des qualités d'une fiction qui se veut avant tout exploratoire, peut aussi devenir, à la longue, agaçant. C'est beau, un kaléidoscope, mais cela a les défauts de ses qualités: à force de bouger sans cesse sans direction apparente, ça finit par nous donner le tournis.

Dépense follement consentie

Le sel, celui de la Terre, celui des larmes, celui qui ne doit pas, dit-on, s'affadir... Je lis le très beau texte de Jocelyne François, que m'a prêté Ariane, et que je tarde à lui rendre, parce que j'y reviens souvent. Léchant sur ma peau le sel de ma sueur — je peine, ces jours-ci, à transformer notre meriseraie en jardin — je tourne les pages de ce court récit, concentré, cristallisé comme le sel, en croûte givrée, autour de ces blessures qui luisent comme des coraux sur le sable des hauts-fonds, dans la nuit du corps. Le sel des métamorphoses, celui de la dépense de soi-même, «follement consentie», le sel de la peine, des recommencements incessants, le sel de la vie qui bat. Le sel qui bouillonne autour de la douleur, comme le remous idole autour du rocher, que la mer gruge en le caressant.

Que serions-nous sans ces dépôts calcaires qui nous carapacent, nous font l'épiderme nacré, nous rendent parfois écorchés et coupants, mais aussi lisses, propres et neufs, comme le trombe dans le jusant? Le sel du malheur, traversé comme un courant, une longue vague qui a bien failli nous perdre. Le sel de l'amour, cette part fragile de notre vie, «rebelle au temps», «état sauvage» qui nous envoie des «leurs de compréhension». Jocelyne François en parle comme s'il s'agissait de cette frisure de frimas sur le plus beau et le plus sûr des fruits, de ceux qui nous empêchent, à chaque fois que nous mordons dans leur chair salée-sucrée, de devenir raisonnables («devenir raisonnable ne sert à rien pour mourir»). Le sel des fièvres qui nous portent «au-dessus, au-dessus des choses», le sel des hallucinations, des visions, de l'échappée de soi-même, le sel de la solitude, sodium doux-amer, le salé de la page, où sont alignés les mots qui nous ont coûté une sueur pareille à celle qui blanchit l'encolure des chevaux qui ont longtemps galopé...

Cet ardent petit livre raconte, tout en détours et circonvolutions «salées», l'histoire d'une maladie, d'une frousse considérable et d'une attention farouche, d'un accord avec soi-même, «fondateur et subversif», obtenu au prix d'une sincérité «naturelle et inouïe». («Plus que jamais, je ne conçois l'écriture sans risques, sans cette voix qui vient du fond et ne se dérobe pas.») Soudain, il est nécessaire, essentiel, de dire l'émotion «à l'état naissant», de laisser «en présence active le lecteur et le texte», de naviguer à l'aveugle entre «les illuminations et la patience».

Hier, elle marchait

L'auteur, aux prises avec son mal, n'a plus que le corps de son amour, en guise de remède, de drogue, «un regard par-dessus la douleur» dans ce qui n'est plus une chambre d'amour mais un presque mourir, avec sa fenêtre montrant un jardin inaccessible. Hier, elle marchait entre les cannas rouges du jardin. Aujourd'hui, elle est gisante, «séparée». Mais elle n'a pas peur: l'autre tient l'eau, la fait boire, la rafraîchit, éponge le sel du mal, dans cette chambre d'hôpital au nom prédestiné, La Salpêtrière. Maintenant, bouger est impossible, dormir non plus, veiller non plus: la douleur gagne tout le corps: «Les veines se mettent à exister contre moi.»

Octobre luit dehors, la saison «du raisin, des fruits, de la lenteur poignante du soleil». A présent, les heures existent «une à une»: quelle humiliation que de les «supplier une à une, pas plus vite, afin de les supporter». Mais il y a, dans la chambre, «une grande douceur, une liberté d'ailes». Et puis, l'autre parle, et c'est comme si devenant visible et palpable le soleil dehors sur la pierre des murs, sur les ardoises des toits. L'autre ouvre la fenêtre et une «machinerie d'espoir» se met en marche. Et alors, écrasée mais tranquille, la malade écrit: «De toute façon, je sais que ce que je comprends, je ne le comprends pas...»

Et puis c'est la convalescence, pareille à la fin d'un jour d'hiver: la douleur, l'impuissance ont fait tomber le jour, «m'ont rendue mutique». C'est l'essai de remontée vers la vie pleine du corps, «qui veut se reconnaître tel qu'il s'est toujours connu». C'est la découverte, inespérée, de cette patience «qui nous manquait». On devient sensible «aux signes dans la pierre», au visage qui est resté penché au-dessus du nôtre, et alors on entre et on sort du temps sans cesse «à propos de la moindre lumière».

Et l'on songe à l'ami disparu, et pourtant demeuré, celui qu'on n'a jamais vu vivre «sans gaieté élémentaire et sans la présence de l'abîme final, portant les deux allègements». («Ceux que nous rencontrons vraiment, écrit-elle alors, meurent moins, un silence moins enténébrant les recouvre.») Et l'on songe à la vieillesse, au désenchantement des autres, avant nous frappés, et aussi aux paysages, d'une vigueur exceptionnelle, d'une beauté sauvage, solennelle, qui nous ont façonnés, parce qu'on les a parcourus avec passion. («Il n'y a pas d'autre façon de se conduire dans un paysage que d'en chercher tous les abords.»)

Une abbaye démantelée

Et l'on découvre que les plaines anciennes ne grésissent pas. Simple-ment, parfois, on s'absente, on est happé par une absorption si totale que «les heures s'engouffrent dans notre absolu d'aujourd'hui». En visitant une abbaye démantelée, on pressent «la chaîne ininterrompue des attentifs qui ont sauvegardé les traces», on éprouve un malaise difficile devant «la débauche d'énergie et la richesse de la vie quotidienne», on déplore la suprématie de «l'argent», machine qui s'emballe sous nos yeux. Mais l'on continue d'écrire, «malgré les salissures», et parce que, même si l'on ne sait comment, les choses s'accordent, «tressent la patience de flammes sur les jours... Parce qu'on sait bien que ce qui fait la richesse des liens électifs, c'est «leur irrationnel, ce qu'ils recèlent en eux d'élan». Mystérieux, inexplicables, nos rapports avec le monde, cette «adhésion folle à la beauté», cette croyance à la parole, «ce devin éblouissant».

«Que faisons-nous donc là avec notre courte vie?» Parfois longue, elle est toujours courte, une «terra incognita», qui a beaucoup à voir avec l'amour, vers lequel on marche en «n'apportant que soi». Et l'on a désormais sur le bout de la langue, engluee aux mots qui naissent dans notre salive, «cette saveur qui n'est comparable qu'au sel, sans lequel toute nourriture est sans corps».

On n'écrit — on n'écrit bien — que sur ce qu'on connaît («La vision commune est solitude», écrivait Giorno). Et ce petit livre foisonnant, grave et «aile», pudique et pourtant sans pudeur, s'éloigne à toute allure de la «vulgarité triste» qui entoure si souvent les récits autobiographiques. La vie est un mystère d'endurance, où chacun est seul à se deviner et à se raconter.

Jocelyne François, écrivaine «non officiellement répertoriée dans la caste de ceux que l'on interroge toujours à propos de tout», raconte sobrement, mais passionnément, son jour le jour d'étonnée, de jongleuse, d'endolorie, d'espérante qui sans cesse exige le «comblement». «Toute notre machine, écrit-elle, marche à la mémoire», cette mémoire du corps qui «nous défend et qui détient la clef dont la médecine ne sait pas encore se servir». Ainsi fonctionne aussi la machine d'écriture, dont ceux qui lisent savent se servir: écrire, lire, c'est remettre en marche cette mémoire active, imaginante, qui veut «autre chose, quelque chose que personne n'a tenté encore...»

Je sors dehors, appelé par les crailleries du pic flamboyant. (Nos troncs mutilés sont pour lui une joie: à tout moment on l'aperçoit qui grimpe le long de l'orme fracassé ou du peuplier écorché, sautillant, tant son plaisir l'emporte!) Je m'avance dans l'herbe jusqu'au lilas, aux étoiles à peine entrouvertes, et enfouis ma face dans une grosse grappe mouillée. Cette fraîcheur, la fragrance subtile, le cri du pic, le vent doux, la gravité, la légèreté de cet instant insistant me raplombent. Et je pense, comme Jocelyne François, que moi non plus, pas plus que les autres, «je n'ai droit au pluriel». Que c'est moi, et rien que moi, qui vois, qui hume, qui ressens, qui écris, qui raconte mon histoire «héritée et inventée».

Soudain, le chien surgit derrière moi, essoufflé, la queue battante, l'œil en fusil, la fourrure maculée de boue. Il revient de l'une de ces batailles dans la savane, bredouille, à la fois furieux et content, épuisé mais au fond bon perdant: il s'est laissé martyriser par toutes sortes de proies fuyantes, qui lui ont tiré des gestes, tout son souffle, une passion qui lui a battu le sang.

Je roule un moment avec lui, sous lui, sur lui, dans l'herbe trempée. Combat singulier et singulièrement fraternel, dont nous sortons, l'un et l'autre, délivrés de ce reste de fureur, inexplicable et toxique, qui survit toujours à nos grandes dépenses de vivants. Jocelyne François écrit, pour finir: «Quelque chose en nous cherche le sel et le sel ne s'est jamais obtenu autrement que par concentration. C'est une réalité chimique... Le goût du sel et le sens se ressemblent. La vie sans sel, comme la nourriture, n'est pas mangeable et il n'y a aucune raison d'accepter de la manger».

Ni la vie sans herbe, sans lilas, sans chien, sans la souffrance d'aimer, sans le repos d'aimer. Le cri du pic, ce mot ardent mais d'une seule syllabe, accompagne ma promenade dans le jardin nouveau. Déjà, poussent les fleurs des champs, que nous avons semées à grands gestes extravagants, sous les merisiers-épouvantés. Et je récite tout haut, au chien couché sous l'épINETTE, cette admirable phrase de Jocelyne François, par laquelle elle achève son très beau livre: «La dépense follement consentie est toujours récompensée, c'est-à-dire compensée par la métamorphose de soi-même...»

LE SEL

Jocelyne François
Mercure de France, Paris, 1992

LITTÉRATURE JEUNESSE

Mordiller du Rousseau

Les éditeurs français s'attaquent à l'éducation artistique des tout-petits

CAROLE TREMBLAY

En littérature jeunesse, comme en toute chose, il y a des vagues. Dans l'océan de livres qui a été déversé par les éditeurs français cette année, on peut noter l'apparition de nouvelles collections tendant à sensibiliser les petits, voire les tout-petits, à la peinture.

Chez Gallimard Jeunesse, on semble convaincu que tout se joue bien avant six ans. En effet, la célèbre maison propose des «bébé-livres», ces petits bouquins tout carton destinés aux porteurs de couches. Quatre titres sont parus jusqu'à maintenant: *À table*, *Les Animaux de la ferme*, *Les Animaux sauvages* et *Les Bébés*. Plutôt que d'utiliser le traditionnel dessin naïf aux couleurs vives, les illustrations sont tirées de toiles célèbres. Bébés pourra donc baver sur du Rubens, mordiller du Rousseau ou commencer à identifier les animaux de la ferme à l'aide de Monet ou Hopper. Pour des besoins évidents de figuration, le corpus demeure classique.

Chez Autrement, on s'attaque à la tranche d'âge juste au-dessus avec la «Petite collection de peinture». Agnès

Charmes



Rosentheil, la célèbre créatrice de Mimi Cracra, a elle aussi sélectionné des détails d'œuvres qu'elle a regroupés par thèmes. Elle y a ajouté une phrase ou deux, histoire de mettre un peu de liant narratif entre les toiles. Il ne s'agit pas de raconter une histoire mais d'attirer l'attention de l'enfant sur une émotion, une sensation ou une question suscitée par l'image. Si on retrouve le banal Bêtes parmi les titres, d'autres, par contre, sont plus surprenants: *Têtes, Rêves* ou encore *Seins*. Eh oui, les seins sont présentés aux 4-7 ans.

CLAVEL

Bernard Clavel

Le soleil des morts

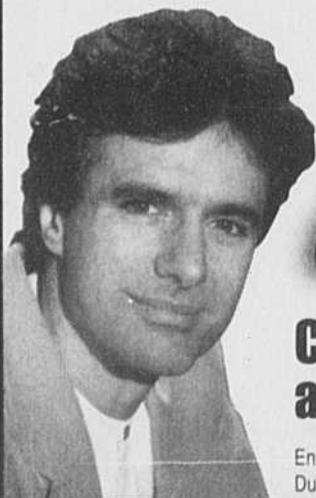
roman

Une aventure humaine
bouleversante. Une formidable
traversée du siècle.

ALBIN MICHEL

Les leçons de l'amour

- Père manquant: Fils et filles du silence
- Les hommes et leur mère
- Le drame des bons gars et des bonnes filles
- L'amour en guerre: Le couple est-il possible?

Guy
CorneauConférences sur
audiocassettesEn vente dans toutes les bonnes librairies.
Durée approximative: 90 minutes chaque cassette.

Les Éditions LOGIQUES

Distribution exclusive: LOGIDISQUE

1225, de Condé, Montréal (Québec) H3K 2E4

Tél.: 933-2225 • Fax: 933-2182 • logique@cam.org • www.logique.com

LIVRES

LE FEUILLETON

La licence au service de la littérature

LES CAHIERS

DE DON RIGOBERTO

Mario Vargas Llosa
Traduction de l'espagnol
par Albert Bensoussan
Nrf Gallimard
Paris, 1998, 407 pages

Il y a huit ans paraissait *L'Éloge de la marâtre*, un roman libertin signé Vargas Llosa. Depuis, il y a ajouté une pièce de théâtre (*Le Fou des balcons*) et sept romans, dont *Les Cahiers de don Rigoberto*, où il donne enfin une suite à son éloge ma-



Jean-Pierre
Denis

Vargas Llosa
est
un
écrivain
libre

licieux de la marâtre, et quelle suite! Si l'érotisme licencieux et irrévérencieux de *L'Éloge...* avait quelque peu dérouté ses lecteurs et la critique, il nous est confirmé aujourd'hui qu'il n'y avait là aucune incohérence chez cet auteur, qui s'est toujours questionné sur les conditions d'épanouissement (donc de souveraineté) de l'individu dans un monde de plus en plus sollicité par le collectif, le normatif, le lieu commun.

On parle beaucoup depuis quelques années — en calquant cette expression sur l'anglais — du «politiquement correct». Il aurait en effet été «correct» qu'un auteur issu du Tiers-Monde (le Pérou) s'intéresse au sort de sa communauté, au politique (n'a-t-il pas tenté sa chance à la présidence de son pays en 1990?), qu'il donne voix aux moins nantis, qu'il trace le portrait de sa société pour mieux l'aider à s'y retrouver et à faire les bons choix. En somme, qu'il soit l'écrivain d'une nation (on connaît bien ce dilemme de l'écrivain au Québec).

Seulement, Vargas Llosa est un écrivain libre, de plus en plus libre! Et qui revendique cette liberté au nom même de l'individu que nos sociétés ne cessent de louer et de magnifier tout en lui demandant de ne pas sortir du rang, de ressembler à tout le monde — du moins à ceux qui appartiennent à sa «catégorie» (lesbiennes, gais, Noirs, assistés sociaux, émigrants, chômeurs, cols bleus, cols blancs, etc.). On sait peu à quel point nous sommes aujourd'hui aliénés au nouvel ordre moral, qui va de pair avec l'hypocrite libéralisme, combien nous nous éloignons des revendications qui, il y a peu encore, animaient notre jeunesse — celle de la libération du corps, de la quête du plaisir, de la reconnaissance du désir, du droit à la différence, aux utopies, à l'imaginaire...

Un deuil a eu lieu — plutôt n'a pas eu lieu — sur les ruines d'un abandon, d'un renoncement aussitôt oublié. Allez parler à un jeune de libertinage et d'amour libre. Vous allez voir la face qu'il fait! Ce n'est pas seulement à cause du sida que le sexe est maintenant redevenu tabou et sujet à procès, mais bien plus parce qu'il fallait de nouveau canaliser cette énergie libre vers la production, le travail, en d'autres mots vers le capital. Le

sexe, c'est maintenant l'argent... et sa réalité virtuelle, qui est elle aussi monnayable.

La liberté de peindre le corps

Le récit que nous propose ici Vargas Llosa demeure ce qu'il était dans *L'Éloge de la marâtre*: les amours de don Rigoberto, personnage affublé d'oreilles gigantesques et d'un nez non moins exceptionnel, pour doña Lucrecia, une femme remarquablement belle et sensuelle, qui s'abandonne volontiers aux mille fantaisies de son amant et maître, un véritable esthète du sexe et de la volupté. On

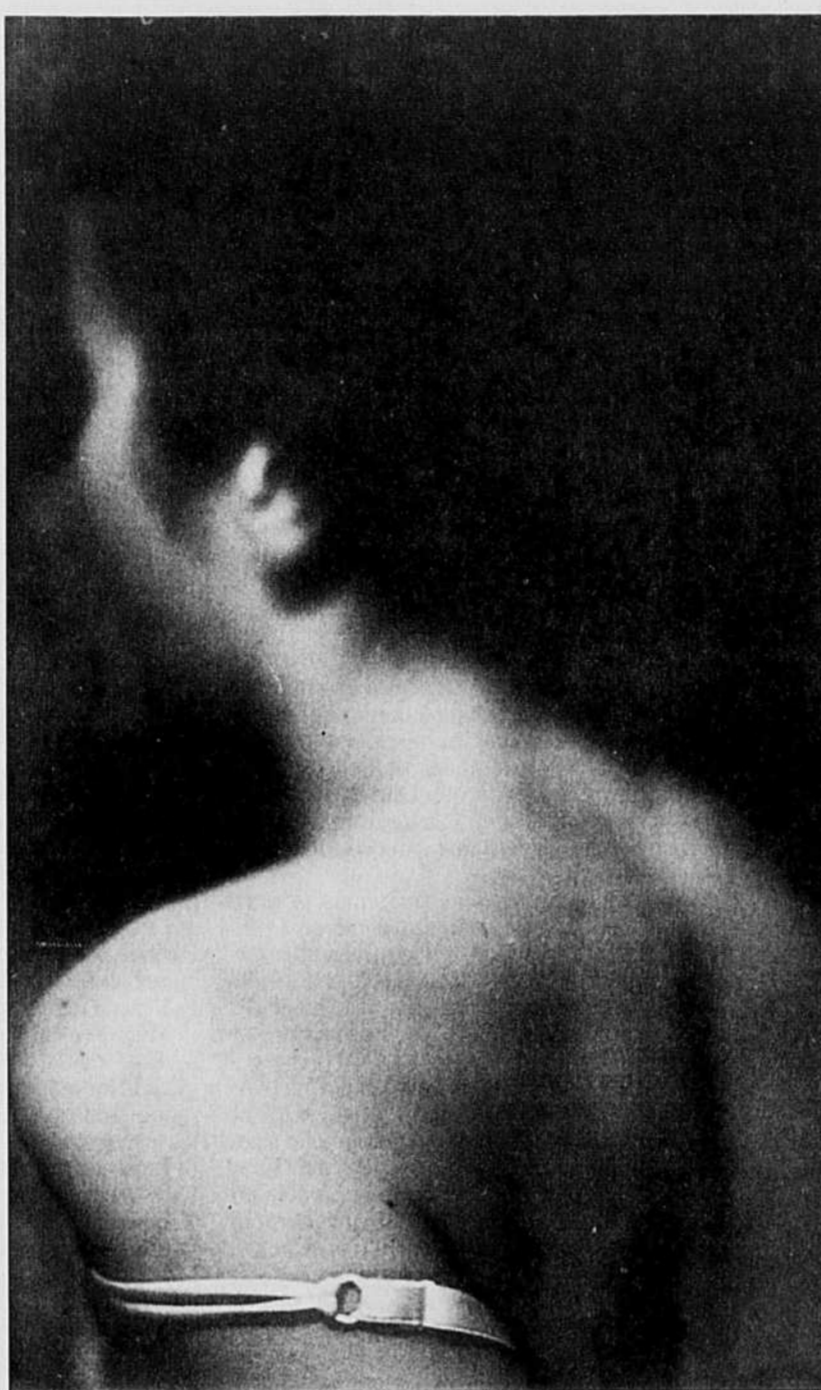
reprend d'ailleurs là où nous avait laissés le précédent roman: la séparation du couple par la faute de Fonfon, fils de Rigoberto et beau-fils de doña Lucrecia qui avait eu le malheur de céder aux avances de ce jeune enfant-adulte, à la fois ange et démon, dont nous ne saurons jamais s'il l'a provoquée par perversion ou de manière innocente.

Un an s'est écoulé depuis, et Fonfon, percevant l'inconsolable tristesse des amoureux, va habilement les réconcilier. Une histoire, donc, qui finit bien. Mais là n'est pas le plus important, car *Les Cahiers de don Rigoberto* sont avant tout un vaste traité d'esthétique et d'éthique à l'usage des contemporains que nous sommes. Don Rigoberto, c'est à la fois le philosophe du Siècle des lumières et le personnage de des Esseintes dans *A Rebours*, de Huysmans, c'est-à-dire à la fois un homme qui repense la modernité en mettant le sujet, l'individu sensible, au cœur de sa réflexion, et l'esthète qui refuse de soumettre sa liberté et sa souveraineté à quelque grégarité (cette «conspiration collectiviste») que ce soit, préférant vivre parmi les livres et les gravures afin de préserver son plaisir (et sa liberté) contre les artifices de la réalité.

Libertin, certes, mais pas immoral, comme on le voit à sa profonde monogamie, lui qui ne peut supporter ni les partouzes ni l'échangisme (il est plus près de Choderlos de Laclos que de Sade). Fidèle, donc, jusqu'à la mélancolie. Il faut le voir, en revanche, condamner le «féminisme», non pour ses légitimes combats en faveur de l'égalité des droits et des responsabilités entre sexes, mais parce que «le féminisme est une catégorie conceptuelle collectiviste, c'est-à-dire un sophisme; il prétend, en effet, enfermer dans un concept générique homogène une vaste collectivité d'individualités hétérogènes où les différences sont au moins aussi importantes (sûrement plus) que le dénominateur commun clitoridien et ovarien».

En d'autres mots, parce qu'il lui paraît plus important de marquer les différences en fonction des qualités individuelles (vices, vertus ou tares) qu'en vertu de cette séparation factice entre phallus et clitoris, «engins de douteuse frontière»...

La souveraineté individuelle
C'est là un discours qu'on entend



peu en cette confuse et collectiviste époque qu'est la nôtre où, comme on le constate, on est loin d'en avoir fini avec les idéologies. Pour des raisons similaires, et toujours au nom de son «combat pour la souveraineté individuelle», voire «l'insondable océan des caprices et des manies», don Rigoberto

se s'empêche-t-il contre les sports collectifs que la culture contemporaine a transformés en «obstacle au développement de l'esprit, de la sensibilité et de l'imagination (et par conséquent du plaisir)», en faisant la promotion du détestable homme-masse, ce «robot aux réflexes conditionnés, à la ré-

surrection de la culture du primate à tatouage et cache-sexe embusqué derrière la façade de la modernité». Le sport à l'époque de Platon (*mens sana in corpore sano*), nous dit-il, était un moyen, non une fin comme il l'est devenu en ces temps moutonniers où «des foules insensées se déssexualisent en éjaculations d'égoïsme collectiviste à chaque hausse du score»...

Vous l'aurez remarqué en passant, don Rigoberto a un style ampoulé, souvent emphatique, mais c'est à dessein. Il aime les belles phrases travaillées, le style dix-huitième («Ce grand fâcheux était là, visage bien rasé et teint bronzé par la farine»), les citations opportunes («Et pour te voir uriner, dans l'obscurité, au fond de la maison, comme épandant un miel mince, tremblant, argentin, tenace, que de fois je donnerais ce cœur d'ombres que je possède, et le bruit des vaines épées qu'on en-

tend dans mon âme...» — Pablo Neruda), le théâtre des poses et des figures (faire l'amour, pour lui, c'est d'abord et avant tout atteindre au plaisir esthétique en passant par la peinture), la lente procession des voluptés («la précipitation nous rapproche de l'animal»)... Contrairement à notre époque du juste-pour-rire et de la trivialité, don Rigoberto prétend, lui, que les choses doivent être soumises à un rituel si l'on veut en goûter le sens, c'est-à-dire en jouir pleinement, car «l'humour et le plaisir se [repoussent] comme l'eau et l'huile». Un roman tout à fait admirable, qui trouvera peut-être quelque censeur ou quelque critique «moderne» pour ne pas admettre cette liberté, accordée à tout artiste, de s'approprier le champ entier de la littérature et de l'érotisme sans faire acte de contrition.

denisjp@mink.net

Venez rencontrer

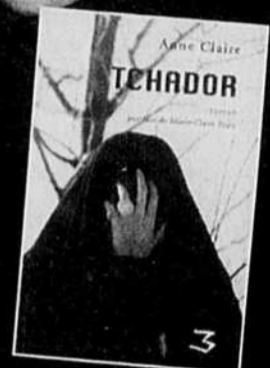
Anne Claire

à l'occasion de la parution
de son dernier roman

Tchador

aux Éditions Trois

Séance de signature
Samedi 16 mai
de 13h à 15h



Champigny

4380 rue Saint-Denis - 844-2587 ou 1-800-817-2587
Tous les jours de 10h à 22h - Stationnement sur Drolet

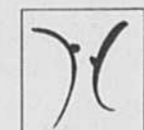
NICOLE BROSSARD



Nicole Brossard

Amantes

suivi de
Le sens apparent
et de
Sous la langue



L'HEXAGONE • POÉSIE

poésie
19,95 \$

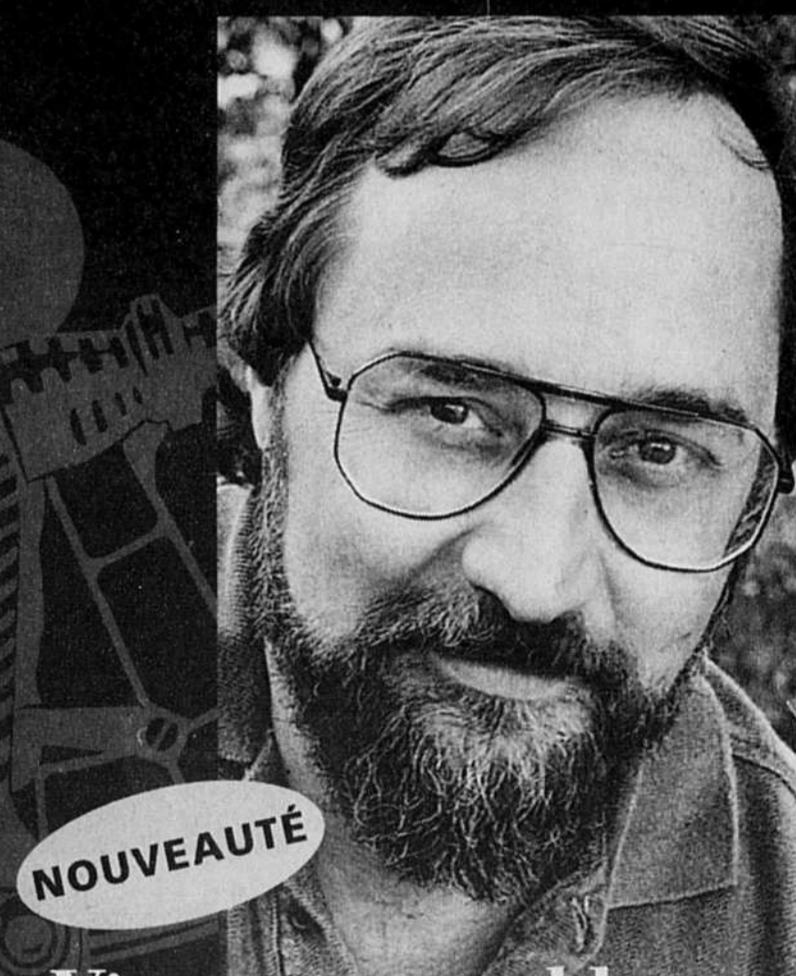
«L'émotion
de la pensée,
la pensée de
l'émotion.»



L'HEXAGONE

La passion de la littérature

François Gravel



NOUVEAUTÉ

Vingt et un tableaux
(et quelques craies)

«De l'humour, que François Gravel pratique avec brio, émerge sans cesse une critique sociale aussi pertinente que corrosive.»

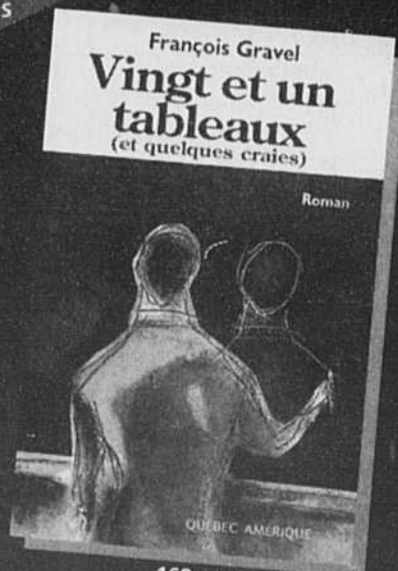
Réginald Martel,
La Presse

«[...] un texte incisif,
plein d'esprit [...]»

Blandine Campion,
Le Devoir

«[...] une œuvre personnelle et dénuée de prétention qui fait de lui l'un de nos meilleurs romanciers populaires, dans l'acception la plus noble du terme.»

Stanley Péan,
Ici



168 pages, 19,95 \$

La parole et l'esprit

ROLAND LECLERC THÉRÈSE HART

Sommes-nous capables, en ces temps de doute, de laisser venir en nous le goût de croire?

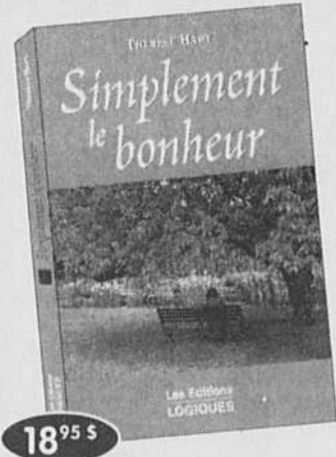
Devenir de plus en plus vivant, n'est-ce pas oser sortir de soi et avancer sur d'autres routes?

Le goût de croire

Simplement le bonheur



18,95 \$
200 pages



18,95 \$
220 pages

En vente dans toutes les bonnes librairies

Les Éditions LOGIQUES - Distribution exclusive: LOGISQUE
1225, rue de Condo, Montréal (Québec) H3K 2E4 Tél.: (514) 933-2225 • Fax: (514) 933-2182
logique@cam.org • http://www.logique.com

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com



LIVRES

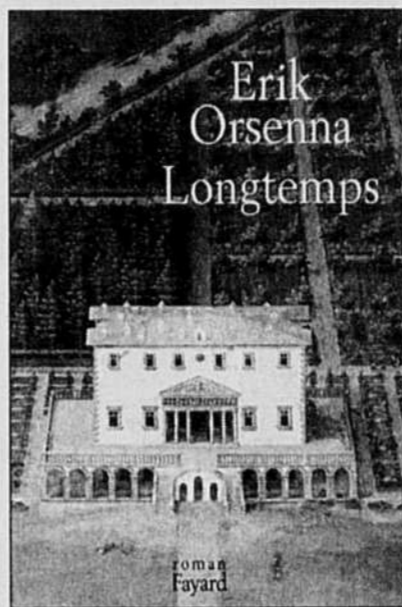
LITTÉRATURE FRANÇAISE

Récits d'amour

Au royaume de la durée, aux enfers de l'éphémère

LONGTEMPS
Erik Orsenna
Fayard, Paris
1998, 463 pages

GUYLAINE
MASSOUTRE



platif, mais comme son illustre prédécesseur volontiers facétieux.

Ce théâtre de verdure, avec son musée de créatures empaillées et de squelettes de dinosaures, est un microcosme qui contient l'éternité. Quoi de plus propice aux traversées des ombres? Elisabeth, avec son charme italo-russe, comme Gabriel se plaît à se le répéter en se traitant lui-même d'imbécile, est une silhouette inconsistante, fuyante, parfois même hautaine, presque désagréable. Pourtant, elle est la Perspective, la Clarté parfaite, la mappemonde au complet. Or le déclencheur de cet amour n'est en réalité qu'une silhouette de Cha-

peron rouge, un «capuchon rouge» entouré d'un «halo brillant», «comme si elle arrivait d'un très long voyage, de la nuit des temps, réveillée par des sels d'argent magiques». Voilà comment un conte fit soudain battre la chamade à un cœur d'homme. «Va savoir!», titrait jadis Réjean Ducharme, qui partit rafistoler une cabane à la campagne, par l'entremise de ses personnages et sur des péripéties similaires.

Le Gabriel d'Orsenna a toutefois l'étoffe d'un Parisien bon teint, dont la vie pourrait se résumer au miracle et aux douleurs, somme toute bien encadrés, de l'adultère durable.

Mais ce n'est pas l'adultère qui intéresse Orsenna. Pas le sexe non plus — ce sont des amants au sang froid. C'est la construction d'un monde indestructible, légendaire, plus fort que les institutions et les coutumes passagères. Il s'en dégage une brillante intelligence et un savoir-faire de la piroquette qui déjouent tous les pièges.

Jamais Cupidon n'avait été aussi aveugle! Il frappe de ridicule ceux qu'il touche, mais il leur accorde la grâce d'un ange gardien, qui les protège sous une aile attendrissante. L'expérience de la vie, chez le fidèle Gabriel, ne lui sert proprement à rien, car elle est un ronron bavard qui mélange toutes les cartes à son insu, et les connaissances du savant botaniste nourriront au mieux les métaphores de son langage amoureux.

Les amants se sont envoyés 236 lettres de rupture. Toutes annulées. Le coup de foudre a tenu quarante années au travers de l'Europe, «à travers les Balkans, au-dessus du Caucase, par-delà les déserts de Mongolie. Quel autre moyen que le bonheur avait-il pour attirer au cœur de la Chine celle qu'il aimait, et la garder près de lui pour le restant de leurs jours?». La complicité de deux vieilles dames à croquer la pomme d'or ajoute au charme d'un puissant sentiment que l'auteur, avec une moue coquette, feint de trouver suranné.

DON JUAN

Denis Tillinac
Laffont, Paris, 1998, 139 pages

Si les amours contrariées prolongent parfois leur durée, il arrive qu'au contraire la trahison provoque la chute du temps. Pire, la médiocrité des larmes, attirant la pitié, inspire au traître cruel un noble sentiment de compassion, ou l'orgueil se reprend et trouve l'inspiration de renaitre glorieusement ailleurs, sur d'autres lèvres. Tel est le cycle de *Don Juan*, ce cynique seigneur désabusé, mais pas assez pour renoncer aux joies futiles de ce monde.

Tillinac, dans la peau d'un séducteur invétéré, se penche sur ce cas irrécupérable. Ce viveur, noceur et menteur est amoureux de l'éternel féminin, à qui il consent le don de lui-même... pour quelques moments de bonheur éphémère.

Chaque nouvelle épouse est pour lui légitime. «Le croirait-on? J'ai de l'inclination pour l'idée de fidélité, je la trouve désirable et je la promets ingénument sous le premier drap de rencontre. Je suis l'homme des fidélités successives — ou parallèles, si tel coup du sort m'assène deux femmes à la fois.» L'homme à la mémoire béante consume sa flamme sur l'autel de la séduction. Jamais rassasié, heureux dans son angoisse qui l'aveugle, il tourne son corps vers la pulsion de mort, dont il perçoit, au chant des larmes, qu'el le guide ses pas.

ART ET LITTÉRATURE EN REVUES

A r c a d e

Le futur à l'essai. Mais où va donc l'écriture au féminin à l'aube de l'an 2000? Réflexions à saveur politique, philosophique ou fictionnelle. Hommage à Thérèse Renaud. Poésie de femmes tchèques.

Arcade #43 : 10 \$

CAP-AUX-DIAMANTS

L'idée d'indépendance au Québec



Cap-aux-Diamants

L'idée d'indépendance au Québec placée dans une perspective historique. Les réflexions du sociologue Fernand Dumont sur l'avenir du Québec. Une entrevue avec Pierre Bourgault et autres faits inédits.

Cap-aux-Diamants #53 : 7,50 \$

C i n é - B u l l e s

Dans ce numéro : des entretiens avec Paul Tana, Claude Pinoteau, Philippe Baylaucq, Sylvie Van Brabant; le cinéma Chilien; le Carrousel international du film de Rimouski.

Ciné-Bulles vol. 16 #4 : 4,25 \$

CONTINUITÉ



Continuité

Côte-des-Neiges, terre d'accueil de plusieurs communautés, fête cette année trois siècles d'existence et soulève la question d'appartenance et d'enracinement. Dossier sur le tourisme culturel.

Continuité #76 : 6,75 \$

E s t u a i r e

Eclats d'asphalte. Ce numéro offre de multiples pistes d'envol (l'érotisme, la ville, l'enfance, des territoires réécrits, des voix qui témoignent de leur vécu politique) et de nouveaux auteurs à découvrir.

Estuaire #92 : 10 \$



E x i t

Textes poétiques de Serge Patrice Thibodeau et Alain Cormier. Et autres poèmes contemporains «... pour qu'encore se lève le matin de l'âme peut-être, celui de la liberté sans doute...»

Exit #11 : 10 \$

L i a i s o n

Entre autres inédits un dossier intitulé *L'art en coulisses*, une nouvelle de Jacques Flamand, des photos d'André Pilon, un avant-goût de l'album de Paul Demers et la pensée délinquante, signée Gérard Leblanc.

Liaison #97 : 5 \$



L u r e l u

Dossier sur la représentation de la culture en littérature jeunesse. Côté théâtre pour jeunes publics, Annie Gascon rencontre Jasmine Dubé. On a aussi relu pour vous la série *Volpek* de Yves Thériault.

Lurelu vol. 21 #1 : 4,50 \$

P r o t é e

Interprétation. Depuis Aristote au moins (De l'interprétation) la problématique de l'interprétation accompagne le développement (ou le piétinement) de la pensée occidentale.

Protée vol. 26 #1 : 11,25 \$



S é q u e n c e s

Dossier sur l'idéal esthétique altier de Manoel de Oliveira. Une rencontre avec le réalisateur torontois Simcha Jacobovici, ce «Juif errant». Michel Brault, portraitiste scrutant, tourne...

Séquences #196 : 4,50 \$

SODEP

815, rue Ontario Est, bureau 202,
Montréal (Québec) H2L 1P1
Tél.: (514) 523-7724

LIBER

Lawrence Olivier

Le savoir vain

Relativisme et
désespérance politique

Lawrence Olivier

Le savoir vain

Relativisme et
désespérance politique



Liber
114 pages, 17 dollars

Lawrence J-E Poole et Suzy Ethier

Le quatrième paradigme... quand l'âme agit

Une magnifique
synthèse des principes
de motivation,
d'intelligence créative
et de puissance
personnelle.

204 pages 29,95\$

IQ

ISABELLE QUENTIN EDEUR

Diffusion Somabec
(514) 467-8565
1 800 361-8118

Entre quatre femmes

Quand l'heure
est au bilan

CONFIDENCE
POUR CONFIDENCE

Paule Constant
Gallimard, Paris 1998, 234 pages

NAÏM KATTAN

Dans une petite ville universitaire du Kansas, Middleway, au cœur de l'Amérique et de nulle part, quatre femmes qui viennent de participer à un colloque féministe sont les hôtes de Gloria Patter, femme puissante à l'université. Elle est noire. Les autres sont Aurore Amer, romancière française, Lola Dhol, actrice norvégienne, et Babette Cohen, pied-noir installée et intégrée aux États-Unis.

L'idéologie qui les rassemble recouvre une complicité intellectuelle de façade. Elle masque des contradictions, des conflits sourds, des luttes qui éclateraient au grand jour si le temps ne leur était pas compté. Ayant atteint l'âge où les carrières ne sont plus à faire, où les couples résistent ou sont défaits, l'heure est aux bilans. En apparence, les vies de ces quatre femmes sont des réussites. De haute lutte, elles ont conquis leur autonomie, leur dignité de femmes et leur place dans la société. Elles se rendent compte qu'elles vieillissent, que les carrières ne suffisent pas, que les hommes qui auraient pu marquer leurs vies sont partis, quand elles ne les ont pas elles-mêmes renvoyés. Les rêves d'amour, les projets de couple se sont évanouis et elles sont résignées à vivre avec des hommes qu'elles désignent comme le Mécanicien ou le Médecin, ou à souffrir de l'abandon de l'Aviateur. Ces hommes n'étaient-ils là que pour jouer un rôle?

Laissees à elles-mêmes, seules, isolées dans un enfermement transitoire, elles se rendent compte que la solidarité affichée face au monde adverse ne résiste pas: «à deux, elles se font des confidences et ne sont pas gaies; à trois, elles se remontent le moral; à quatre, elles tombent sur la quatrième pour l'enfoncer dans la déprime».

Soi et l'autre

À qui se dire sinon à l'autre, miroir d'identité et son contraire, un soi et sa négation? Elles se confient. Elles sont fortes et fragiles, conquérantes et flouées. Elles se font dorloter par des hommes plus jeunes qui leur sont soumis mais qui sont indifférents à leur féminité. Bref, elles n'ont pas de recours en dehors d'elles-mêmes:

«C'est lourd le sac d'une femme qui vieillit avant que l'oubli ne l'allège. Il est rempli du poids d'une vie qui, la plus heureuse soit-elle, compte sur lot de déceptions, gonflé du poids des autres vies qu'une femme porte en elle, celle de sa mère, celle d'une sœur, surtout si elle est morte, d'une amie...»

Il ne faut pas chercher dans ce roman une description, du féminisme ou du postféminisme, encore moins une prise de position. En dépit de leur apparente absence, les hommes y sont omniprésents et, qu'ils soient jugés, aimés ou pris en pitié, se trouvent face à un rapport au monde dont, d'habitude, ils n'ont pas conscience.

L'humour, l'ironie mordante de Paule Constant ne voient qu'à moitié une nostalgie de sentiment et un besoin, un appel à la réconciliation. Car, dès qu'elles se trouvent seules, ces femmes proclament une féminité qui est aussi un rapport, un lien avec les hommes.

La tristesse sous-jacente à ces bilans est interrompue, quasi interceptée, par des moments lumineux de vie où le passé n'est que désir de poursuite, une acceptation de la vie sans résignation, et c'est vrai aussi bien pour les femmes que pour les hommes.

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

ÉDUCATION

Équité et déontologie

LOUISE JULIEN

La majorité des écoles québécoises ont un code de vie rédigé et régi par un comité restreint. En septembre prochain, le conseil d'établissement aura un pouvoir encore plus grand que tout ce qui a été précédemment accordé dans l'histoire scolaire des institutions publiques. La nouvelle législation s'avère être une bonne voie, mais il faudra des balises — et la loi 180 en prévoit-elle? — pour éviter des abus, des dérives et des formes d'iniquité.

Dans son ouvrage, Longhi propose, au chapitre 4, un texte de 66 paragraphes (ou articles) qu'il présente comme un essai de ce que pourrait être une déontologie de l'enseignement. Son utilité se présente «*simplement comme la formulation des valeurs qui animent les acteurs de la transmission du savoir*», l'éthique de l'enseignement étant «*le corollaire de trois conditions irréductibles: épistémologique, ontologique et déontologique*».

Le contenu du troisième ouvrage, *Équité et pédagogie*, n'est pas aussi large que son titre l'annonce puisque six chapitres sur huit traitent uniquement de pédagogie féministe, aspect important il va sans dire, mais qui ne constitue pas le seul volet relatif à l'équité: c'est pourquoi il aurait fallu le mentionner en sous-titre. Il appert toutefois que l'ouvrage est à prendre en considération pour poursuivre une réflexion sur l'éthique, la déontologie et l'équité. L'historique et les finalités du développement spécifique d'un champ d'études féministes sont très bien expliquées par Anita Caron, qui nous rappelle que l'interface université-groupes de femmes «*a contribué à développer une approche critique et novatrice de l'économique, tout autant que du biologique, du politique, du religieux, du social, de l'éducation ou des arts*». Quant à Claudie Solar, elle énonce les principaux éléments communs aux «*pédagogies féministes, antiracistes et de libération*» et évoque les rapports dialectiques sur lesquels leurs théories et leurs pratiques s'appuient («*silence-parole, omission-mémoire, passivité-participation active, impuissance-prise de pouvoir*»).

Trois ouvrages importants pour à la fois élargir des horizons en découvrant ce qui se publie sur le sujet et mieux cerner la réalité de l'école québécoise. La réflexion sur l'éthique, la déontologie et l'équité a de fortes assises au Québec — tant au gouvernement que dans les syndicats et dans plusieurs établissements — mais elle doit être encore alimentée par des références à des organismes comme l'UNESCO, la Communauté européenne et des associations interculturelles. Ceci pour éviter que des balivernes et le paraître inutile ne viennent sans cesse faire dévier les priorités éducatives: comme cela s'est produit en avril dans une école secondaire de Montréal, où une élève aux cheveux bleus se fit montrer la porte de l'école.

LE BUFFET

Dialogue sur le Québec à l'an 2000

Jacques Godbout et Richard Martineau Boréal, Montréal, 1998, 120 pages

Il y aura amplement de quoi manger, donc, dans ce XXI^e siècle qui est à nos portes. Pour Jacques Godbout, l'initiateur de cette conversation à bâtons rompus sur le Québec de demain entre «*deux observateurs de la scène sociale, culturelle et politique*», la table est mise. Reste à savoir comment nous allons nous y présenter. En convive de marque ou en mendiant?

Fils spirituel de l'autre, Richard Martineau est bien d'accord: finissons-en avec ce siècle de barbarie et de soumission des individus aux pires dogmatismes. Il est temps de passer à autre chose. Il est temps de grandir, car le Québec a le complexe du tic-tac né pour un petit pain et apeuré par la réussite et l'argent (Godbout parle du complexe d'Aurore). Il est temps, Québécois et Québécoises, de sortir une fois pour toutes de votre coquille, de votre torpeur façonnée par les valeurs catholiques et le nationalisme étroit qui ont longtemps prévalu. De vous tenir debout sans béquilles constitutionnelles.

Une fois debout, il reste à savoir de quel côté on tournera la tête. Est-ce que ce sera, avec M. Godbout, du côté de l'Europe, de la francophonie et d'une certaine social-démocratie (celle que l'on trouvait au NPD, que l'on trouve encore selon lui dans certains pays scandinaves)? Ou, avec M. Martineau, du côté des États-Unis, de l'anglais et d'une culture mondialisée? Pour le premier, l'individu est avant tout un sujet de raison et de distinctions, pour le second un sujet de passion et de fusion.

Le royaume de l'obésité

L'expérience américaine

Le différend n'est jamais aussi clair que sur la question de notre rapport à la culture américaine. Pour Jacques Godbout, l'Amérique états-unienne est synonyme de conservatisme et de puritanisme. Il n'y a pas pays industrialisé plus réfractaire aux étrangers que les États-Unis. Réussir à s'imposer au pays de l'oncle Bill implique qu'il faut montrer patte blanche et laisser notre identité au vestiaire. Pour Richard Martineau, la culture américaine est une véritable éponge qui absorbe tout et digère facilement. C'est une culture foncièrement ouverte et cette ouverture explique son succès. Pour reprendre la thèse d'Alfredo Valladeo dans *Le XXI^e siècle sera américain*, citée par M. Martineau, la culture américaine n'est que l'expression d'une «*démarche mondialiste qui a son origine aux États-Unis*».



Robert Saletti

Entre le mépris latent et la propension au sermon

La clé de voûte de la perspective américanophile du directeur de *Voir*, c'est l'individu. La politique ayant été ramenée à une série de désillusions, l'individu fait désormais foi de tout. Certes impliqué dans le monde qu'il habite, l'individu moderne est un être libre et souverain, «*capable de penser seul dans son coin, à contre-courant s'il le faut et dans autant de langues qu'il lui plaît*». M. Martineau cite à quelques reprises le philosophe Michel Morin, à qui il emprunte sa vision de l'individu fondateur de ses propres normes et créateur ultime de sa propre vie. Il est loin d'être acquis, toutefois, que M. Morin partage l'engouement américanophile et techniciste de l'auteur de *Pour en finir avec les ennemis de la télévision*. Pour le philosophe, la «*souveraineté de l'individu*» est à entendre au sens nietzschéen d'attachement aux valeurs de la communauté, de toute communauté. Non au sens d'une participation ou d'un racrochement à un réseau d'individus — fussent-ils eux aussi souverains — solidaires d'une culture mondialiste, sans foi ni loi et ayant accepté de parler anglais

pour mieux se comprendre.

C'est sans doute à l'égard de la langue que la réflexion de M. Martineau est la plus désolante. Répondant à une remarque de Jacques Godbout sur la pauvreté de la langue québécoise, il s'en prend au fétichisme linguistique dont la société québécoise serait victime. Pour lui, la langue est avant tout «*un outil, une monnaie d'échange, une clé pour sortir du ghetto*». Si le français n'est pas plus populaire, c'est qu'il est une langue élitiste alors que l'anglais est une langue qui ne se gêne pas pour descendre dans la rue. Le français parlé au Québec n'est pas ce qu'il pourrait être, *so what!* Ce n'est pas pour rien qu'il traîne la patte, loin derrière l'anglais et l'espagnol, dans l'«*expérience américaine*» qu'est devenu le monde contemporain. Comment concilier alors le fait de parler français — la seule chose qui nous rattache encore à la France — et de vivre l'expérience américaine — dont seule la langue nous sépare? Faisons du français une langue de rue ou engageons des traducteurs.

Si nous avons bien compris, il y aurait donc au centre de l'univers du prochain millénaire la culture américaine et, sacrifiés sur l'autel de ce nouveau réel sanctifié, quelques phénomènes comme la langue, la traduction, l'informatique (ajoutons les médias, sur lesquels nos deux épistémologues, pourtant experts du domaine, n'ont curieusement rien à dire), qui n'ont aucun impact sur la réalité et qui sont sans saveur particulière. Qui ne sont finalement que les assiettes et les ustensiles avec lesquels on se gavera.

Buffet froid

La métaphore du buffet n'est pas innocente. La table est mise, il n'y a qu'à se servir. Il ne faut pas rater le train de la prospérité, nous risquons de devenir un pays sous-dé-

veloppé. Peu importe si le Québec, comme le Canada et les États-Unis, est le royaume de l'obésité. *All you can eat...* pour un prix d'entrée somme toute dérisoire: la mise au rancart du nationalisme, quelques entreprises *high-tech* florissantes, quelques vedettes internationales exilées comme Céline Dion ou Jacques Villeneuve, des maisons d'édition pour observateurs consentants de la scène culturelle. Le buffet du XXI^e siècle sera un banquet ou ne sera pas. Tout compte fait, les mendiants devront attendre encore un peu et se contenteront des miettes qui tomberont de la table. Meilleure chance au XXI^e siècle...

Question: dans cette peur malade du sous-développement, n'y a-t-il pas un peu de mépris pour tous ces petits et grands pays miséreux qui ont le défaut de ne pas être du bon côté de la barrière économique, auxquels il ne faudrait surtout pas ressembler? Chez Richard Martineau, ce mépris latent frise la suffisance affichée. Réfléchissant sur la richesse des petites cultures et la pertinence du dialogue engagé avec quelqu'un qui pourrait être son père, il conclut tout bonnement: «*Notre face-à-face le prouve: le Québec est un laboratoire fascinant*». Comme si le fait de cosigner un livre avec celui qui fut jadis l'éditeur de notre premier essai (*La Chasse à l'éphant*, chez Boréal, où M. Godbout, on le sait, a travaillé, et travaille peut-être encore) constituait en soi un exploit intellectuel. On saura gré à l'auteur du récent *Sort de l'Amérique* d'avoir lui-même indiqué les défauts de l'exercice dont *Le Buffet* est le fruit. D'avoir par exemple reconnu, en fin de parcours, la propension au sermon des deux participants et la place exagérée accordée à l'actualité dans l'argumentation de chacun. Des défauts qui laisseront le lecteur sur son appétit.

rosal@videotron.ca

ÉTHIQUE DE LA DIVERSITÉ ET ÉDUCATION

Louis Porcher et Martine Abdallah-Preteceille, Paris, PUF, coll. «L'Éducateur», 1998, 213 pages

POUR UNE DÉONTOLOGIE DE L'ENSEIGNEMENT

Gilbert Longhi Paris, ESF éditeur, coll. «Pédagogies», 1998, 136 pages

PÉDAGOGIE ET ÉQUITÉ

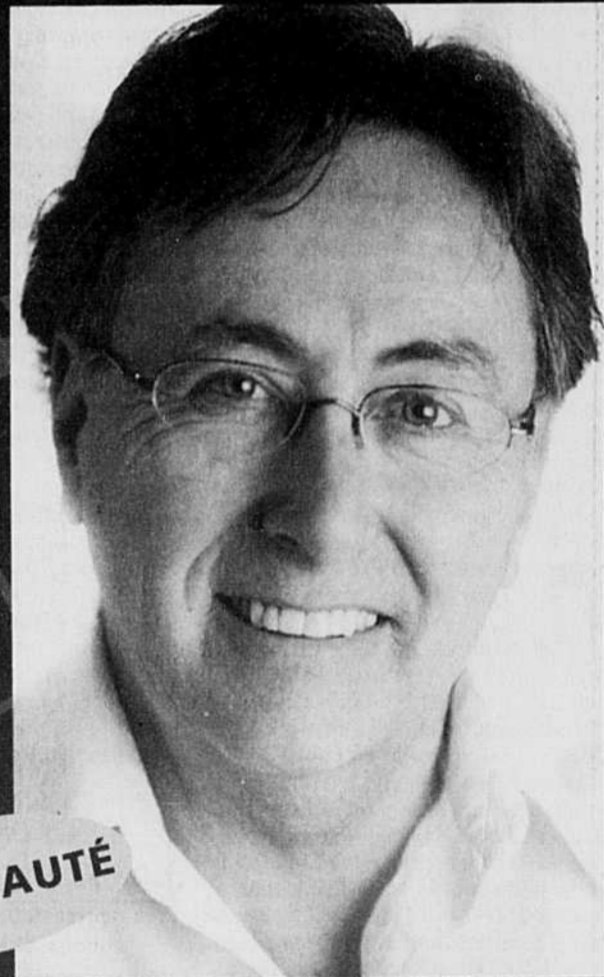
Collectif sous la direction de Claudie Solar Montréal, Les Éditions Logiques, 1998, 257 pages

Porcher et Abdallah-Preteceille rappellent à juste titre que «*l'enfant est désormais confronté, dès son plus jeune âge, à la diversité des références sociales et culturelles*» et que «*les choix sont d'autant plus difficiles à assumer qu'ils ne font pas l'objet ni d'une discussion, ni d'une objectivation systématique*». Pour les auteurs, les responsabilités éducatives ne sont plus distinctes et «*chaque lieu revendique le devoir d'éducation sans que les morales de référence soient clairement explicitées et sans établir de nette spécificité entre les différents espaces*». De plus, l'importance de la connaissance de l'éducation comparée (terme créé il y a deux siècles) n'est plus à démontrer et, depuis «*l'universitarisation officielle des sciences de l'éducation en 1967*», ce domaine d'expertise est encore mieux défini. Il gagnerait à être davantage connu des enseignants et des décideurs pour favoriser une meilleure compréhension des valeurs de l'école, cette dernière ne pouvant plus se replier sur elle-même.

On ne trouve pas que du Gallimard, à la librairie Gallimard...

3700 boul. St-Laurent, tél.: 499-2012
fax: 499-1535 www.gallimard-mtl.com

Denis Pelletier



NOUVEAUTÉ

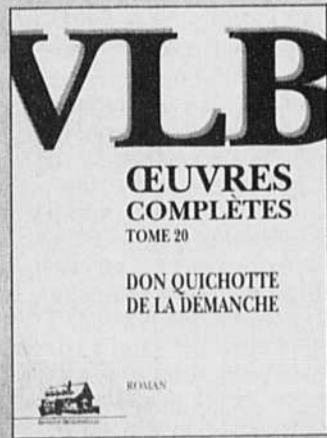
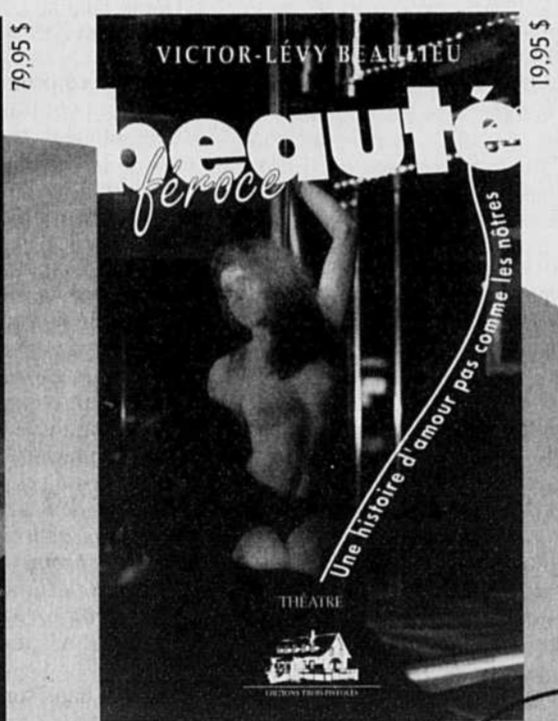
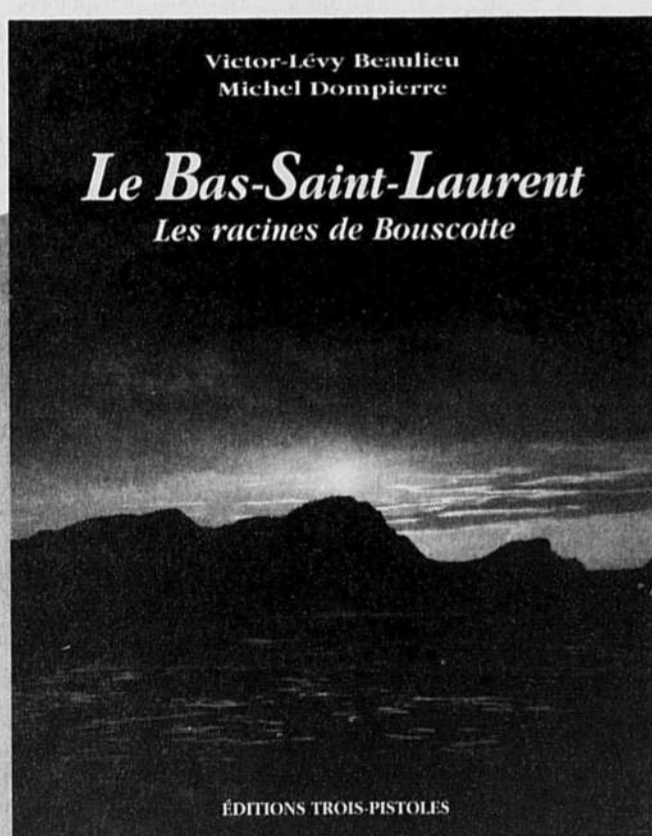
Tout l'été, l'éternité

Une quête d'une exigence extrême: celle de l'inspiration et, mieux encore, celle d'une vie inspirée.



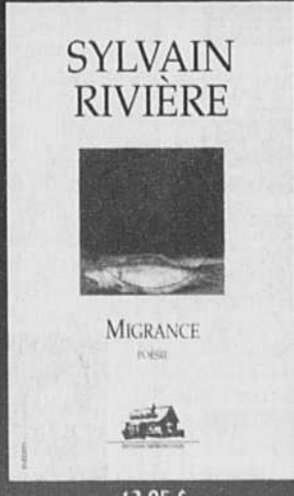
190 pages, 19,95 \$

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com



AUX ÉDITIONS TROIS-PISTOLES

31, Route Nationale Est, Trois-Pistoles (Québec) G0L 4K0
Tél. et téléc.: (418) 851-8888



26,95 \$

13,95 \$

13,95 \$

13,95 \$

17,95 \$

Avec ou sans taxe?

Une enquête menée par le magazine *Consommation* dévoile que le prix du livre n'est pas le même qu'on l'achète au Uniprix du coin, à la librairie du quartier ou au Wal-Mart de la banlieue. Ne le savait-on pas? Mais il ne s'agit pas cette fois de la féroce concurrence entre grandes surfaces et librairies. Nenni. Cette fois, la coupable, c'est la taxe.

MARIE-ANDRÉE CHOUNARD
LE DEVOIR

Intéressant. Alors qu'on n'en finit plus de se quereller sur le prix du livre, déroulant ici le spectre du prix unique, là celui d'un réajustement des remises consenties aux détaillants, voilà qu'on apprend que le prix n'a jamais été si peu unique que maintenant. Prix plus bas chez les grands commerçants? Peut-être, mais il aurait pu l'être encore davantage si vous n'aviez pas payé la TVQ!

Alors que la politique de la lecture et du livre, discutée lors du sommet du même nom il y a quelques semaines, caresse le rêve d'une démocratisation de la lecture, il semble que la réalité nous éloigne d'une uniformisation des prix, qui varient d'un endroit à l'autre, au gré des surfaces de commerces mais aussi du respect de la loi.

Voilà que la dernière édition de *Consommation* (revue produite par Option consommateurs) dévoile un phénomène qu'on avait éludé dans la foulée du prix unique et de ses rejets: ailleurs qu'en librairie, un article de la loi concernant le fait que les livres sont exempts de la TVQ (taxe de vente du Québec) est souvent oublié.

Une fois sur deux, ont constaté les «enquêteurs» de *Consommation*, on a chargé non seulement la TPS (taxe fédérale sur les produits et services, à laquelle les livres sont soumis depuis 1991), mais aussi la TVQ dans les succursales de quelques grandes chaînes offrant des livres parmi d'autres articles. «La loi semble être respectée dans la plupart des librairies québécoises, mais la situation est loin d'être la même chez les autres commerçants qui, sans être des libraires, offrent des livres», constatent les journalistes.

Puisque le livre n'est pas l'article vedette de ces magasins, comprennent, plusieurs employés — et même quelques gérants et propriétaires — ne sont pas au parfum et ignorent que la Loi sur la taxe de vente du Québec n'inclut pas les livres dans le lot de biens soumis à la TVQ.

Consommation pourrait mener une enquête parallèle au cours des prochains mois — des prochaines années — puisque, dans la foulée du Sommet sur la lecture et le livre, une résolution adoptée par l'ensemble des participants exhorte le gouvernement fédéral à ne plus imposer la TPS sur les livres. Si Ottawa se pliait aux demandes de Québec, la tâche pourrait donc se compliquer pour les commerçants à qui l'on demanderait de programmer leurs caisses enregistreuse pour abolir non pas une taxe mais bien deux! Dossier à suivre...

Le journal de Pauline

«Avant de tout perdre, la mémoire, la parole, la santé, le plaisir de vivre, les attentions, les câlineries réciproques de ma famille et de mes amis, l'habitude de rire à propos de tout et de rien, avant de mettre fin aux nombreux et beaux voyages de Ouagadougou à North Hatley, je veux me les rappeler, écrire certains moments que j'ai aimés vivre, en jouer encore et, plus tard, en amuser Marie si ça lui chante.»

Il fallait reproduire ici l'introduction qu'a donnée la chanteuse Pauline Julien à ce livre-journal dont le ton s'apparente tout à fait à celui de la confidence. Il fut un temps où l'on se voyait beaucoup, intitulé-telle le volume, en guise de clin d'œil à son défunt compagnon de vie, Gérard Godin, qui disait dans *SoirS sans Atout*: «C'est à l'heure où vous êtes seule / vous aussi / comme la ville / à l'heure où elle se déplie / il fut un temps où l'on se voyait



beaucoup / à l'heure où la ville / croyait encore en vous.»

Pauline Julien délire en première partie de cet ouvrage quelques bribes de ses souvenirs, donnant l'impression d'avoir collé quelques-unes des pages de son journal intime les unes aux autres, concevant une mosaïque de vie privée, de la plus tendre enfance aux aléas de la vie d'adulte. À la faveur d'un long séjour au Burkina Faso, Mme Julien entretint une correspondance avec l'une de ses sœurs, qu'elle reproduit ici également sous *Lettres africaines*. Ce livre très personnel se termine par *Tombeau de Suzanne Guité*, une lettre-hommage écrite à son amie artiste à la suite du décès subi de celle-ci.

Un jardin secret

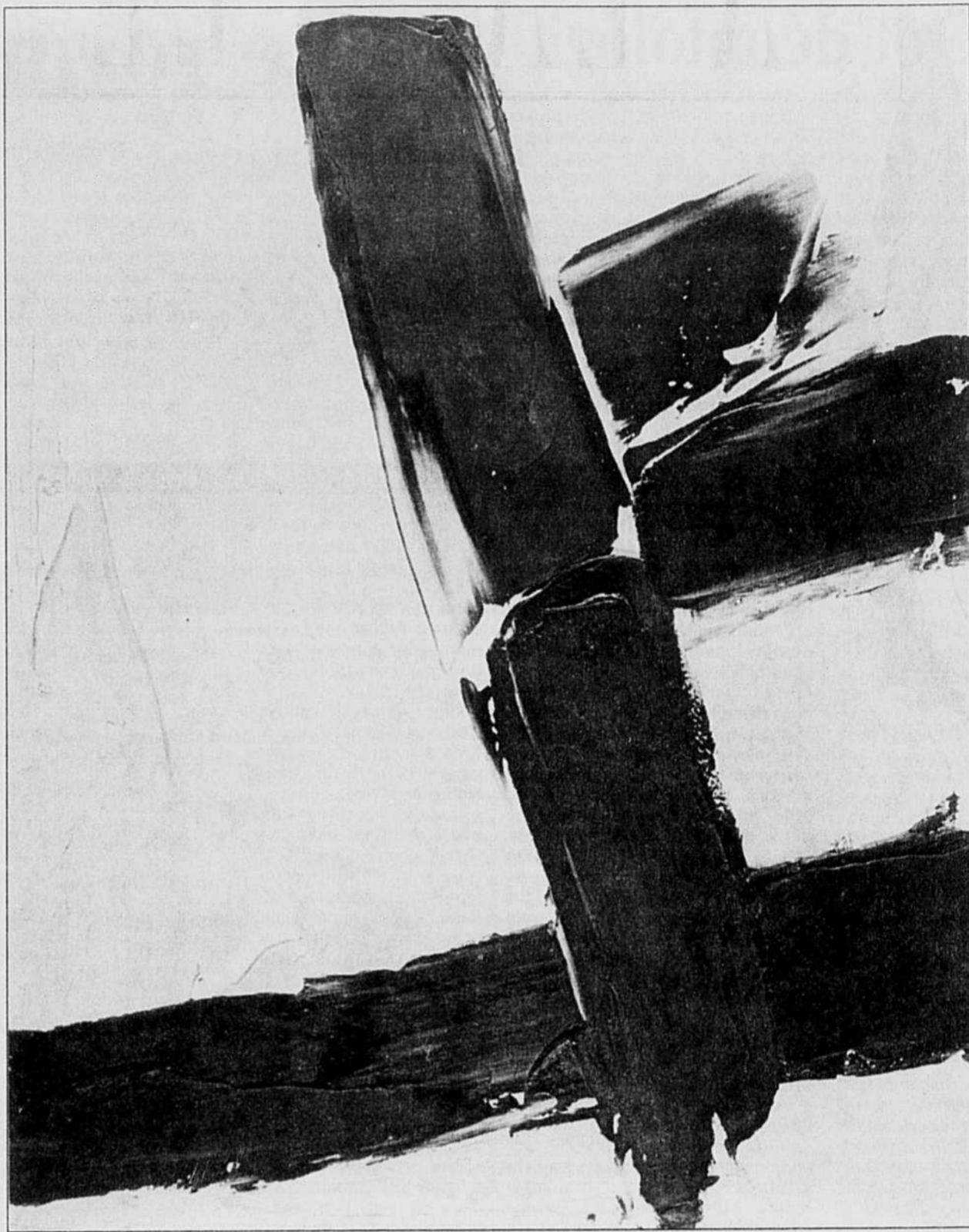
Dans ce livre que l'on lit un peu en voyeur, avec cette impression nette de fureter dans un jardin secret, l'audace de Pauline Julien est fort bien révélée à travers un petit épisode la mettant en vedette aux côtés de Maurice Duplessis, à une époque où elle cherchait par tous les moyens à obtenir une bourse d'étude en art dramatique. «Après deux mille démarches [...], je décide de me rendre à la source, soit au bureau de Maurice Duplessis, premier ministre du Québec», raconte-t-elle. Après avoir déjoué les gardes de sécurité du Parlement, jouant la jeune fille innocente curieuse de visiter l'antre des politiciens, elle se retrouve devant l'austère homme, débattant sa salade, obtenant *illico* mille dollars pour voguer jusqu'à Paris. «C'est comme ça que je compris que, devant une porte fermée, il faut contourner les obstacles par tous les côtés, derrière, devant, en bas, en haut, et entrer même par la serrure s'il le faut.»

Plus tard, au Niger, invitée à un congrès international de la Francophonie, son impulsivité se manifeste à nouveau, lui donnant l'audace de lancer, au beau milieu d'une allocution du ministre fédéral Gérard Pelletier, un «Vive le Québec libre!» bien senti, au moment où elle trouvait les propos de l'homme politique peu flatteurs à l'endroit du Québec. «Femme de conviction, passionnée», elle raconte que son acolyte Godin lui a confié au retour: «J'attendais quelque chose de toi, mais pas si percutant, pas si fort. J'étais en voiture lorsque la radio a passé le scoop du jour et c'était toi. J'ai failli faire une embardée!»

De l'enfance au théâtre, à l'amitié et aux amours en passant par les voyages, Pauline Julien livre ses confidences en petites bribes anecdotiques, qu'on lit comme on ouvrirait un journal à une page plutôt qu'à une autre, pour le plaisir de mieux connaître à travers le récit.

IL FUT UN TEMPS OÙ L'ON SE VOYAIT BEAUCOUP

Pauline Julien, Lanctôt Éditeur
Montréal, 1998, 166 pages



Sans titre (n° 65), non signée, non datée, de Paul Émile Borduas

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN

Survol partiel

La collection Borduas du Musée d'art contemporain et l'aventure automatiste

BORDUAS ET
L'ÉPOPÉE AUTOMATISTE

Musée d'art contemporain
de Montréal
185, rue Sainte-Catherine Ouest
Jusqu'au 29 novembre

BERNARD LAMARCHE

Bien que ni l'affiche ni le carton d'invitation ne le mentionnent clairement, l'exposition des œuvres de Paul Émile Borduas que le Musée d'art contemporain de Montréal a organisée pour souligner le cinquantième anniversaire du manifeste *Refus global* n'est pas, pour employer une nomenclature courante, une exposition particulière. Dans tous les sens du mot, certes, mais aussi dans son sens le plus accepté. Il s'agit plus simplement d'une présentation, en grande pompe, de la collection Borduas du musée. La manifestation tant annoncée autour des œuvres de Borduas correspond, ni plus ni moins, à n'importe quel autre accrochage dit «de la collection permanente» et ne convoque pas, comme ce serait le cas d'une exposition particulière, des œuvres d'autres collections publiques ou privées. Ce qui implique,

naturellement, des manques.

Il n'est pas question aujourd'hui d'évaluer la richesse ou la pauvreté de la collection Borduas du MACM, dont le musée montre aujourd'hui 95 des cent œuvres qu'il possède. On sait que beaucoup des meilleurs Borduas sont aujourd'hui chez des particuliers. Cette réalité cependant pose problème pour ce qui est de la présentation de ce regroupement qui, pour tous ses points forts, exhibe aussi des lacunes singulières.

Une acquisition massive

En fait, là où il faut rester vigilant avec ce genre de collection — il faut rappeler qu'une large partie des œuvres ont été acquises d'un bloc, alors qu'elles furent remises en fiduciaire au Musée d'art contemporain de Montréal en 1973 —, c'est qu'elle suscite les mêmes interrogations, pour reprendre les termes d'un colloque présenté au MACM en 1994, que pour toute «acquisition massive», à savoir que le pouvoir discriminatoire d'un musée est partiellement suspendu. Rien n'est dit là-dessus: plusieurs des œuvres de la dernière salle, correspondant à la fin de sa vie où il résidait à Paris, proviennent directement de l'atelier. C'est dire qu'un doute raisonnable persiste quant à la complé-

tion des œuvres qu'on a sous les yeux. Quand on connaît la rigueur avec laquelle Borduas signait ses toiles, sur la surface peinte, un indice appréciable du *non finito* des toiles réside en l'absence de signature. Il y en a plusieurs où la griffe finale fait défaut. Dans le cas de Borduas, par exemple, il s'agit là de la plus grande faiblesse de l'exposition actuelle du MACM, de niveler des œuvres connues comme finies et d'autres dont on ne peut être certains.

En présentant autrement ces toiles, c'est-à-dire comme des œuvres d'atelier (la nuance est primordiale), plutôt que de montrer un Borduas moins percutant à la fin de sa vie, le peintre aurait pu être perçu comme explorant de nouvelles voies, comme déplaçant une fois de plus ses zones de recherche picturale. On ne saura jamais si ces toiles étaient finies ou en cours de travail. Le visiteur aurait tout à gagner à connaître ces informations, pour apprécier le potentiel encore fébrile des tableaux plutôt que leur approximative réussite.

De la conservation

D'un autre point de vue, cet effort d'attribution des œuvres aurait permis au musée et à Josée Bélsisle, conservatrice de l'événement, de rester conséquents tout au long du parcours de l'exposition. En effet, aux deux premières salles très lourdement chargées d'archives écrites et visuelles, où un effort considérable de documentation a été réalisé, répondent les dernières salles, en contraste très dépourvues. On n'y retrouve plus de textes, ni de documents, qui pourtant auraient été souhaités pour préciser la nature précise des œuvres exposées.

Notez par contre qu'au moment d'écrire ces lignes, soit une semaine après les débuts achalandés de l'exposition, les vitrines qui présentent les documents — lettres, photographies, cartons d'invitation — ne contiennent aucune étiquette de présentation, non plus que les trois photographies d'archives n'en sont pourvues: deux portraits de Borduas de 1959, l'année précédant sa mort, présentées en ouverture d'un parcours chronologique, auprès desquelles on a mis une citation du manifeste de 1948 (comme si on n'avait pas trouvé de photographies de Borduas à cette époque!), et une photographie reproduite, de piètre qualité, de Borduas enseignant à l'École du meuble vers 1940. Devant un musée qui se targue de posséder 302 dossiers d'archives sur Borduas, et pour les premiers visiteurs, on ne peut être autrement que désolé.

Les temps forts

Malgré ces ratages plus qu'importants, l'exposition présente quelques temps forts. Bélsisle a réuni, dans un

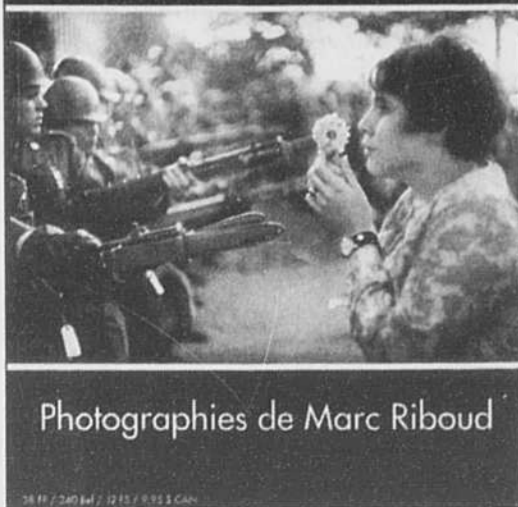
même espace, des œuvres automatistes de huit des autres signataires de *Refus global* (alors qu'on ne mentionne pas ce que les autres, ils étaient quinze, sont devenus). Des Leduc, Ferron, Sullivan, Pierre et Claude Gauvreau, des flamboyants Riopelle qui se démarquent remarquablement, de rares Marcel Barbeau et quelques Mousseau sont accrochés dans la section «L'Épopée automatiste» pour montrer l'effervescence de l'époque entourant la préparation de *Refus global*. Autre élément qui risque de ne pas faire unanimité, la conservatrice a choisi de reproduire, haut perchés sur les murs au-dessus des tableaux, des extraits de *Refus global*, mais aussi des extraits d'autres textes qui accompagnaient le manifeste dans l'ouvrage de 1948. Ceci a pour but louable de faire connaître au public l'existence de autres textes occultés par l'écrasant manifeste, en même temps que de souligner l'importance du texte pour Borduas dans l'aventure automatiste.

Par ailleurs, certaines toiles, comme *Pâques* de 1954, la plus grande toile connue de Borduas, sont particulièrement bien mises en évidence. D'autres bons coups d'accrochage sont également repérables, dont l'alignement serré de la série de 17 photographies de Maurice Perron d'une chorégraphie de Françoise Sullivan pour l'album *Danse dans la neige* de 1947-48. Autre réussite, dans ce parcours éclairé par la chronologie, Bélsisle a choisi de regrouper entre eux certains essais picturaux de Borduas, affichant les quelques avenues empruntées par le peintre. Ceci est mis en relief élégamment, en même temps que les bonds explosifs que Borduas a franchis en matière de peinture dans sa carrière. Aussi, il est impossible de rester insensible devant les 21 minuscules encres sur carton de cigarettes Gitanes, récupérées dans l'atelier du peintre à sa mort.

Autre constat, non négligeable lui non plus, l'exposition organisée par le musée risque d'aider à redonner au mythe une dimension plus humaine. En effet, à montrer aussi des œuvres qui ne sont pas nécessairement (pas toutes) les plus éblouissantes de la carrière de Borduas, on le montre tel qu'il est, c'est-à-dire moins comme une cause révolutionnaire dont on a redécouvert les vertus au lendemain de Mai 68 (le manifeste est sorti de l'ombre en 1969), moins comme légende que comme praticien acharné qui, à force de travail, aura réussi plusieurs toiles à faire chavirer, et nombre d'autres aussi, moins percutantes. En cela, l'exposition du MACM est absolument à voir: elle présente un peintre dans son évolution, sans tenter d'en camoufler les hésitations, ni les orthodoxies.

Reporters sans frontières

100 PHOTOS POUR DEFENDRE LA LIBERTÉ DE LA PRESSE



Photographies de Marc Riboud

EN VENTE PARTOUT

au profit des journalistes emprisonnés

Réalisation: Reporters sans frontières

Photographies de l'édition 1998: Marc Riboud

PAVILLON
DES ARTS
DE STE-ADELE

présente en collaboration avec

Hydro
Québec

Claudine Côté, soprano
Suzanne Goyette, piano
Jean-Guy Boisvert, clarinette



ANIMATRICE

Marie-Michèle Desrosiers

À GAGNER

JOURNÉE BIEN-ÊTRE ET BEAUTÉ

Massage et soins corporels

(514) 845-8455

Tirage le 23 mai

Samedi 23 mai à 20 h

Les règlements du concours sont disponibles au Journal de Montréal

Billet: 25\$ (incluant vin & fromage après le concert)

RÉSERVATION: (514) 229-2586

journal-montreal 1364, chemin Ste-Marguerite (sortie 69 de l'autoroute des Laurentides)

LE DEVOIR À LA TÉLÉVISION

SAMEDI

NOS CHOIX

QUÉBEC PLEIN ÉCRAN

Anne-Marie Dussault reçoit Charles Taylor, un philosophe dont la réputation internationale n'est plus à faire. Ici? Nul n'est prophète en son pays...
Télé-Québec, 18h30

SPECIAL ANNÉES 80

Tout au long de la fin de semaine, Musique Plus fait dans la nostalgie. Aujourd'hui, à 13h, une entrevue avec Boy George et, à 14h, avec Ivan Dorschuck, le chanteur de Men Without Hats.
Musique Plus, aujourd'hui et demain!

GRANDS REPORTAGES

Autopsie de l'abyssal gouffre de la Banque du crédit lyonnais, l'un des plus grands scandales financiers qu'ait connus la France.
RDI, 20h

Louise Leduc

CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN

PROFESSEUR TÊTE EN L'AIR

(4) (The Absent-Minded Professor) É.-U. 1961. Comédie fantaisiste de R. Stevenson avec Fred MacMurray, Nancy Olson et Keenan Wynn. Un professeur de chimie original et distrait met au point une substance qui déjoue les lois de la gravité.
SRC midi

ROCK-O-RICO

(4) (Rock-A-Doodle) Irl. 1991. Dessins animés de B. Bluth. Un gamin transformé en chat tente de déjouer les plans d'un hibou sorcier qui veut faire régner une nuit d'orage éternelle sur la campagne.
TQ 16h

DEUX ACTRICES

(4) Can. 1993. Drame psychologique de M. Lantôt avec Pascale Bussièrès, Pascale Paroissien et Louise Latraverse. Une jeune employée de garderie reçoit un jour la visite d'une inconnue qui se prétend sa grande sœur.
TQ 21h

DÉLIVRANCE

(2) (Deliverance) É.-U. 1972. Aventures de J. Boorman avec Jon Voight, Burt Reynolds, Ned Beatty et Ronny Cox. Quatre amis citadins doivent affronter des montagnards violents lors de la descente en canot d'une rivière sauvage.
TVA minuit



CANAUX	16h30	17h00	17h30	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30
RC	2 (2) 4 (4) 6 (6) 7 (7) 9 (9) 11 (11) 12 (12) 13 (13)	Branché	La Course destination monde	Le Téléjournal Ce soir	Le Fantôme du Forum (2/2)	Cinéma / UN JOUEUR À LA HAUTEUR (5) avec Kevin Bacon, Charles Gitonga Maina OU: Cinéma / ATTACHEMENT FILIAL (5) avec Peter Falk, D.B. Sweeney						Le Téléjournal	Les Nouvelles du sport (22:27)	Cinéma / ELLES N'OUBLIENT JAMAIS (5) avec Thierry Lhermitte, Maruschka Detmers (22:50)	
TVA	4 (4) 5 (5) 6 (6) 7 (7) 8 (8) 9 (9) 10 (10) 11 (11) 13 (13) 40 (40)	Cinéma / LES AVENTURES DE FORD FAIRLANE (6) avec Andrew Dice Clay, Lauren Holly (16:00)		Le TVA	Cinéma / LES JUMENTS MONTENT LA GARDE (7) avec Peter Paul, David Paul			Magie sur glace				Le TVA	TVA Sports (22:55) / Loteries (23:14)	Cinéma / DELIVRANCE (2) avec J. Voight, B. Reynolds (23:24)	
TQS	15 (15) 17 (17) 24 (24) 30 (30) 46 (46)	Cinéma / ROCK-O-RICO (4) (16:00)	Graine de champion	Albert le 5e Mousquetaire	Québec plein écran	Arts et Spectacles / Claude Monet - Givenchy	Habitat traditionnel en Afrique	Cinéma / DEUX ACTRICES (4) avec Pascale Bussièrès, Pascale Paroissien				Le Grand Journal (23:18)	Cinéma (23:48)		
TOS	2 (2) 4 (4) 16 (16) 30 (30) 35 (35) 49 (49)	Pub	Box Office	Grand Journal (2) Hebdo Sports (17:40)	Le Chaïnon manquant	Cinéma / ROBIN DES BOIS - HÉROS EN COLLANTS (5) avec Cary Elwes, Richard Lewis	Cinéma / LE MAÎTRE DE GUERRE (5) avec Clint Eastwood, Mario Van Peebles								
RDI		Le Journal FR2	Aujourd'hui	Bull. jeunes	Simplement...	Jrnl du siècle	Monde ce soir	Mémoires...	L'Argent du Crédit Lyonnais	Le Journal RDI	Entrée des...	Trajectoires	Mémoires...	MTI spectacle	
TV5		Vins...	Journal suisse	Montagne	Thalassa	Journal de FR2	Fiesta			Paris chic choc	Clip postal	Journal belge	Signé Croisette	Bon... (23:10)	
D		Le Corps (16:00)	Les FrancoFolies / Jim Corcoran	M*A*S*H ...juste pour rire	Les Châteaux américains	Le Goût du monde	Biographies / Burt Lancaster	Monde et Mystères	Cinéma / BINGO (5)						
V		La Vie en vrac	Combat... chefs	Croque la vie	Solo / Connaissance de soi	Diagnostic / Le Cerveau	Tango / Les machos	Jeux de société	Eros et Compagnie / Prostitution	Déclic					
MP		Week-end Années 80 (15:30)	Cimetière	Fax	Week-end Années 80	Simple Minds Live in Paris	Week-end Années 80	The Tube	Années 80						
MX		MusiMax Collection (14:00)	Top 30 MusiMax			Les Grands Concerts / Storytellers: Paul Simon	MusiMax Collection								
CF		Soeur volante	Radio Enfer	Chair de poule	Les Jules	Génération W	Joy, Naufragés	Premières Fois							
TF		Scooby Doo	Le Diable...	Les Jetson	Tom et Jerry	Yogi l'ours	Fifi Brindacier	Bêtes à craquer	Splat!	Ned... triton	Les Simpson	Capitaine Star	Patrouille...	Highlander	
RDS		Hockey / Coupe Memorial (16:00)					Sports 30 Mag	Série Superbike AMA	Boxe / Hasim Rahman - Steve Panell	Les Superstars WWF	Sports 30 Mag	Golf Mag			
CBC	6 (6) 4 (4)	Moving on	Forgotten Warriors	Sunday Report	Fashion Files	Hockey / Stars - Oilers					Comics!	The National / CBC News			
CIV	8 (8) 13 (13) 12 (12)	The Preakness		News	Regional...	Wheel of...	Dbi Exposure	Dr. Quinn, Medicine Woman	The New America's Most Wanted	Once a Thief		CTV News	News		
CBL		Xena... (16:00)	The Simpsons	Global News	Jake and the Kid	Ready or Not	Myster. Island	Traders	Early Edition	PSI Factor		Inside Country	Sat. Night Live		
ABC	24 (24) 8 (8) 13 (13) 22 (22)	Ghostwriter	Bill Nye the Science Guy	Archaeology	The National Dream	Cinéma / SILK STOCKINGS (4) avec Fred Astaire, Cyd Charisse	Conv. (22:05)	Cinéma / DEEP IN MY HEART (4) avec Jose Ferrer							
CBS	3 (3) 8 (8)	The Preakness Stakes		News	ABC World News	Wheel of...	Jeopardy	Cinéma / FIRST KNIGHT (5) avec Sean Connery, Richard Gere				News	PSI Factor		
NBC	5 (5) 10 (10)	LPGA Golf Championship (16:00)		Pub	Star Trek: Deep Space Nine	Entertainment this Week	Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition	Walker, Texas Ranger	News	Hercules	X-Files (23:35)	Sat. Night Live		
PBS	33 (33) 57 (57)	Basketball / Lakers - Jazz (15:30)		NBC News	Jeopardy	N.Y. Wired	Extra! Weekend	TV Censored Bloopers	The Pretender						
TSN	6 (6) 4 (4)	Points North	Antiques Roadshow	The Lawrence Welk Show	Mulberry	...Being Served	Keeping Up...	No Place Like...	Austin City Limits	Monty Python		Cinéma / MY LIFE TO LIVE (3)			
		Week in Bus. Decor...	Wall Street...	Antiques Roadshow	The Editors	McLaughlin Gr.	Yes Minister	Keeping Up...	Monty Python	Faith... Future	Ripping Yarns	Austin City Limits	Star Cops		
		All Request Weekend (14:30)	MuchMegaHits	All Request Weekend	Fax	Pop-Up Video	Wallflowers	George Michael Unplugged	Fax	Beavis & Butt-Head					
		Hockey / Coupe Memorial (16:00)		Sportsdesk	Boxing / Shane Mosley - John Molina		Boxing / Otis Grant - Aaron Davis	Sportsdesk							

Classification des films: (1) Chef-d'œuvre — (2) Excellent — (3) Très bon — (4) Bon — (5) Passable — (6) Médiocre — (7) Minable

DIMANCHE

NOS CHOIX

DÉCOUVERTE

Des élèves d'une école primaire de Montréal, qui ont préparé des expériences à réaliser à bord de la station spatiale Mir, analysent les échantillons que les astronautes ont rapportés sur Terre.
SRC, 18h30

MURPHY BROWN

Grande finale de cette série qui avait choqué le vice-président Dan Quayle et défrayé la manchette quand son héroïne a voulu, sans mari, devenir mère.
CTV, 19h

X-FILES

Dernière émission d'une saison tout en allers et retours, destinée surtout à situer et à attirer les spectateurs du film.
Global, 21h

Louise Leduc

CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN



THELMA & LOUISE

(3) É.-U. 1991. Drame policier de R. Scott avec Susan Sarandon, Geena Davis et Harvey Keitel. Après avoir abattu un violeur dans un stationnement, une serveuse et une femme au foyer deviennent des fugitives qui s'enfoncent de plus en plus dans le crime.
TQS 20h

BATMAN

(4) É.-U. 1966. Aventures de L. H. Martinson avec Adam West, Burt Ward et Lee Meriwether. Un justicier masqué et son jeune assistant viennent au secours de la police pour combattre un gang de criminels.
TVA 16h

SUR LA TERRE COMME AU CIEL

(4) Bel. 1991. Drame de M. Hânsel avec Carmen Maura, Didier Bezace et Samuel Mussen. Dans la semaine où elle doit accoucher, une journaliste entend son futur bébé lui faire part de son refus de venir au monde.
TQ 21h

LA SOIF DU MAL

(1) (Touch of Evil) É.-U. 1958. Drame policier réalisé et interprété par Orson Welles avec Charlton Heston et Janet Leigh. Un policier mexicain démasque les méthodes peu orthodoxes d'un collègue américain.
SRC 23h50

CANAUX	16h30	17h00	17h30	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30
RC	2 (2) 4 (4) 6 (6) 7 (7) 9 (9) 11 (11) 12 (12) 13 (13)	L'Arche de Noé	Émilie de la Nouvelle Lune / Dernière	Le Téléjournal Ce soir	Découverte	Les Beaux Dimanches / L'imagination de Disney se déchaine	Les Beaux Dimanches / Trois pianos, trois concertos	Les Beaux Dimanches / La Vieille Dame et les pigeons	Le Téléjournal	Au delà des apparences (22:27)	Sport (23:27) / Cinéma / LA SOIF DU MAL (1) avec Charlton Heston (23:50)				
TVA	4 (4) 5 (5) 6 (6) 7 (7) 8 (8) 9 (9) 10 (10) 11 (11) 13 (13) 40 (40)	Cinéma / BATMAN (4) avec Adam West, Burt Ward (16:00)		Le TVA	La vie est un sport dangereux	Planète en folie	Cinéma / COUP DE FOUDRE (6) avec Cary Elwes, Alicia Silverstone		Le TVA	TVA Sports (22:25) / Loteries (22:44)	Vins et Fromages (22:51)	Pub (23:21)			
TQS	15 (15) 17 (17) 24 (24) 30 (30) 46 (46)	Les Tribulations du cabotin	Mais où se cache Carmen Sandiego?	Science-fiction	Pignon sur rue	En pleine nature	Hors-circuit / Une nuit avec toi - Le diable est une petite fille	L'Afrique de toutes façons (20:32)	Cinéma / SUR LA TERRE COMME AU CIEL (4) avec Carmen Maura, Didier Bezace	Québec plein écran (22:27)	Lectures (23:27)				
TOS	2 (2) 4 (4) 16 (16) 30 (30) 35 (35) 49 (49)	Passion plein air	Pas si bête que ça!	Le Grand Journal	Hercule	Accès interdit	Cinéma / THELMA & LOUISE (3) avec Susan Sarandon, Geena Davis		Le Grand Journal (22:47)	Pub (23:17)					
RDI		Le Journal FR2	Aujourd'hui	Bull. jeunes	...Pacifique	Entrée des...	Monde ce soir	La Facture	Le Siècle du peuple	Le Journal RDI	Scully RDI	Point de presse	Second Regard	Enjeux Plus	
TV5		Sous... (15:30)	Journal suisse	Cap Aventure	École des fans / Tourisme (18:45)	Journal FR2	Drucker & Co	Stars & Co	Bouillon de culture	Bons Baisers d'Amérique (21:35)	Journal belge	Signé/Courants	Viva (23:40)		
D		Le Corps (16:00)	Mémoire des boîtes à chansons	M*A*S*H ...juste pour rire	...juste pour rire	Médecine enq.	Santé en...	L'Hôpital Chicago Hope	Victoire	Des Histoires de famille	Guérir autrem.	Ailleurs sur la terre / Avoir 16 ans			
V		La Vie... / Un Couple peu ordinaire	Combat... chefs	Croque la vie				Culture Club Behind the Music	Week-end Années 80						
MP		Week-end Années 80 (15:30)		Cimetière	Fax										
MX		Musimax Collection (14:00)	Maximax / Kyung Wha Chung - Serge Gainsbourg - Jane Birkin - Archie Shepp												
CF		Soeur volante	Ma sorcière...	Les Aventures de Sinbad	Chahut Bahut	Joy, Naufragés	Premières Fois	Capitaine Star	Ned... triton	Les Simpson	Image par image	Highlander	Les Simpson	Ned... triton	
TF		Scooby Doo	2 Stupid Dogs	Cléo et Chico	Le Diable...	Yogi l'ours									
RDS		Hockey / Coupe Memorial - Finale (16:00)					Sports 30 Mag	100% rebelle	Baseball / Blue Jays - Mariners				Sports 30 Mag	Génération...	
CBC	6 (6) 4 (4)	Hockey (14:00)	Cinéma / MIRACLE AT MIDNIGHT avec Sam Waterston, Mia Farrow	No Price too High	Cinéma / COOL RUNNINGS (5) avec Leon, Doug E. Doug		Sunday Report	Undercurrents	Sunday Report	Sports Late Night					
CIV	8 (8) 13 (13) 12 (12)	NBA Playoffs / Bulls - Pacers (15:30)		News	Murphy Brown / Dernière	America's Funniest Home Videos	Touched by an Angel	Cinéma / CITY SLICKERS (4) avec Billy Crystal, Daniel Stern						CTV News	
CBL		Chris Cross	The Simpsons	Global News	60 Minutes			Simpsons	King of the Hill	The X-Files / Dernière	Sliders	Sportsline	Newsweek		
ABC	24 (24) 8 (8) 13 (13) 22 (22)	Imprint... (16:00)	Yo-Yo Ma: Inspired by Bach	Dialogue	Allan Gregg	The First Emperor	Hamish Macbeth	The National Dream	Human Edge	Breast... (22:55)	Allan Gregg				
NBC	3 (3) 8 (8)	GTE Byron Nelson Golf Classic (15:00)		News	ABC World News Sunday	Cinéma / MIRACLE AT MIDNIGHT avec Sam Waterston, Mia Farrow		Minisérie / Creature avec Craig T. Nelson, Kim Cattrall (1/2)				News	Pub		
CBS	5 (5) 10 (10)	LPGA Golf Championship (16:00)		Sunday News	Seinfeld	60 Minutes at 30		Touched by an Angel / Dernière				Mad About You	Pensacola		
PBS	33 (33) 57 (57)	Basketball / Bulls - Pacers (15:30)		Pub	NBC News	Unmasked: Exposing the Secrets of Deception	Cinéma / THE BRIDGE OF MADISON COUNTRY (4) avec Clint Eastwood, Meryl Streep					Viper	News	NY Wired	
TSN	6 (6) 4 (4)	Adam Smith's	The Living Edens	Eyewitness	Lost Animals	Birdwatch	Naturescene	Nature	Masterpiece Theatre / Far from the Madding Crowd (2/2)	The Agatha Christie Hour					
		Cooking Show	Healthweek	Travels Europe	ITN World Focus	Religion, Ethics	Ballykissangel	Helmut Lotti	Bruckner's Eight Symphony	Jean-Michel Jarre Specials	Cinéma / GO FOR BROKE (4)				
		Fax	All Request Weekend	MuchMegaHits	Combat des clips	Rock and Roll	Fax	MuchMusic Countdown							
		Hockey / Coupe Memorial - Finale (16:00)		Sportsdesk	Baseball / Mariners - Blue Jays										

Classification des films: (1) Chef-d'œuvre — (2) Excellent — (3) Très bon — (4) Bon — (5) Passable — (6) Médiocre — (7) Minable

LE DEVOIR

LOGIQUE ABSURDE

Dans une conférence qu'il donnait à l'UQAM le vendredi 8 mai, le designer italien mondialement célèbre Gaetano Pesse montrait des photos de ce qu'il dit être l'un des premiers bureaux virtuels, l'aménagement qu'il a terminé en 1996 pour la boîte de publicité TBWA Chiat/Day, à New York. Aussi rebelle et provocateur à 60 ans qu'à 23, Pesse prêche la démocratie et conspu le design de masse qui bulldoze les différences, à l'image de la dictature. Pourtant, chez Chiat/Day, un immense espace sans cloisons bordé de casiers où les employés rangent leur matériel (qu'ils utilisent comme les sportifs, leurs vestiaires), le sol est recouvert sur toute sa surface... du portrait géant de la tête du patron! Dieu est partout, le boss itou. D'accord, la chose est stylisée, avec les matières plastiques et couleurs vives propres au *grandissimo* Gaetano. Mais comme dispositif à la Big Brother, on peut difficilement faire mieux!

On voit par là comment l'univers du design de bureau peut être truffé d'hypocrisies, de contradictions, et souffrir d'une vision globale trouée d'angles morts.

L'ordinateur, tiens, par exemple, source supposée du chambardement. Ce matin, l'humanité utilise 172 millions d'ordinateurs, chiffre qui passera, estime-t-on, à 277 millions dans deux ans. Mais l'objet lui-même ne change pas d'aspect. Malgré ce formidable marché, aucun designer, aucune industrie ne s'attaque au problème. Comme si personne ne voyait vraiment ces sinistres obus blancs-gris, qui envahissent les décors par ailleurs les plus soignés. A quand les boîtiers colorés, plats, mous, en caoutchouc, en carton, aux formes étranges, rigolotes, ou escamotables?

Autre absurdité: la papperasse. On le constate tous les jours: plus le papier pourrait se remplacer par des outils électroniques et plus on en use. La chose vaudrait qu'on l'étudie, chiffres et psychologues à l'appui. Cet effet pervers et *a contrario* de l'ère électronique s'explique sans doute par cette indéclinable croyance que «les paroles s'envolent mais les écrits restent». Par un réflexe de défense, le saint Thomas qui est en l'humain éprouve l'irrépressible besoin d'imprimer encore, d'imprimer toujours. Demandez à un journaliste à quelle hauteur s'élève la pile de dossiers de presse, d'invitations, de photos, de dépliants de toutes sortes sous laquelle l'univers des «communications» semble conspirer à l'engloutir — peut-être dans l'espoir, qui sait, de l'éliminer définitivement. J'en frémis... Voyez la procession de poubelles géantes, pleines à débordement, qui roulent quotidiennement hors de la vue des secrétaires vers les usines de recyclage.

Or les designers n'ont pondé qu'un seul et unique concept de poste de travail qui tienne compte de cet état de choses: le Cognitive Desk de Haworth, qui n'est pour l'heure qu'un prototype. Enfin un bureau qui comprend les travailleurs de la caboché! Grâce à ses parois englobantes, on se compose un paysage de documents, pense-bêtes et dossiers, dans lequel gambade le regard, tels les synapses dans la cervelle. Ce n'est pas un hasard.

— d'ailleurs, si ces incessants sauts de puce du cerveau reflètent le trafic interne de l'ordinateur (voir à ce propos le superbe et récent numéro hors série de *Science et Avenir* sur la pensée).

Il n'y a pas si longtemps, on nous promettait un mouvement massif de la population vers le bureau à domicile. C'ÉTAIT OUBLIER LE FACTEUR HUMAIN. Ce satané facteur humain que les futurologues ne comptent jamais dans leurs calculs. Par exemple, l'instinct grégaire. Il faut bien se rendre à l'évidence: la plupart des gens préfèrent s'agglutiner que de travailler seuls dans leur cave. Surtout, il y a l'instinct de tueur qui régimente, désormais, le marché du travail. Ceux qui retournent à la maison le font parce qu'on les... «dégraisse». Depuis 1979, les 500 plus grosses entreprises des États-Unis ont supprimé près de cinq millions d'emplois, presque un sur quatre!

Aujourd'hui, on nous parle sans cesse du décloisonnement des espaces. Encore une belle balançoire. On connaît la chanson des petites compagnies lorsqu'elles démarrent, pleines d'utopie, notamment dans le secteur des services, médias et communications. (Je me souviens de ma visite chez Tam-Tam publicité, il y a peut-être déjà dix ans, et dont le design, bien avant Pesse, était déjà virtuel à mort.) On est cool, on est jeunes, on est tous égaux, tout ce qui sort d'ici est travail d'équipe, on ne compte pas nos heures, on se lance nos idées à travers la pièce, minuscule ou à aire ouverte...

Jusqu'à ce que le fondateur de la boîte ait besoin d'une salle pour impressionner le premier client vraiment important. Ou d'un coin pour parler en privé avec le copain employé, devenu vraiment trop flemmard... Et quand un budget se dégage pour acheter enfin une bonne et belle chaise ergonomique — la Aeron de Herman Miller, par exemple, ou la toute nouvelle super Haworth de luxe, à voir au SIDIM, celle qui suit chacun de vos mouvements même quand vous vous penchez de côté — dans quel bureau ira ce bijou, croyez-vous? Dans celui de la personne qui en a le plus besoin, celle qui reste rivée à l'écran dix heures par jour? Ou plutôt dans celui du patron?

Et puis, comme le dit bien John Saul dans son essai *La Civilisation inconsciente* (Payot), on n'a jamais vu dans l'histoire une aussi forte proportion de la masse salariale être constituée d'administrateurs et de gestionnaires. Que de cadres, chefs, sous-chefs, sous-sous-chefs, responsables de ou attachés à, dans les entreprises d'aujourd'hui! Or les cadres sont, par nature, faits pour s'inscrire dans un cadre qui souligne dignement leur statut. Le facteur humain, encore et toujours...

FORMES



Le 10° SIDIM

Le mobilier léger [ability^{mc}] de Teknion

Avec le virage technologique et la refonte des outils de travail, tout change et tout bouge comme ce n'est pas possible dans l'aménagement de bureau, nous dit-on. Alors que le dixième Salon international du design d'intérieur de Montréal (SIDIM) se prépare à ouvrir ses portes (Place Bonaventure, du 21 au 23 mai) et qu'une part de ses activités sera consacrée aux bureaux dits «alternatifs», voire «virtuels», passons à la loupe critique ces nouvelles tendances annoncées.

SOPHIE GIRONNAY

Le bureau «virtuel» est décloisonné, flexible, mobile. La mode est au travail d'équipes recomposées sans cesse, et différemment selon les défis à relever. D'où l'abolition des parois étanches, d'où ce mobilier léger et combinatoire, monté sur roulettes. Tire ta chaise, qu'on en discute. Orages de cerveau, séances à deux, à dix, charrettes en gang: la «réunionite» a de beaux jours devant elle. Partout l'information et les compétences circulent et se conglomèrent, au mépris de la hiérarchie ou de la logique linéaire.

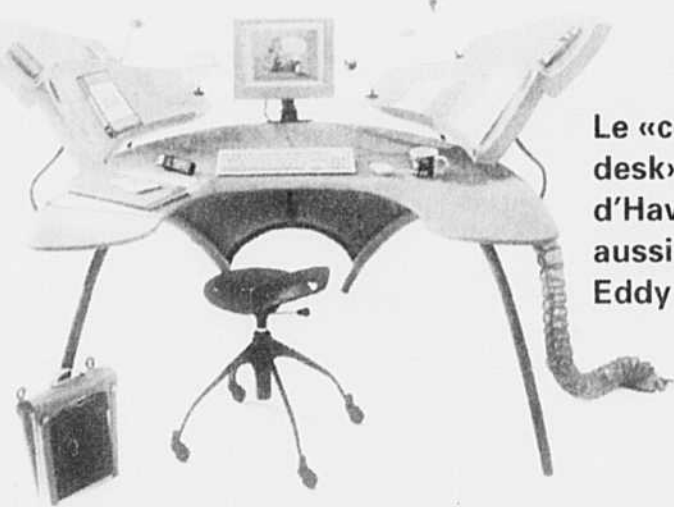
Vous l'aurez deviné, cette description colle aux besoins et aux réalités de ces locomotives de l'économie que sont les multimédias et autres boîtes à créatifs communicants. «Ce n'est même pas la peine que je suggère notre ligne [ability^{mc}] à un avocat», reconnaît le représentant à Montréal de la compagnie torontoise Teknion. Bois sombres et signes de prestige à l'ancienne continuent de sévir dans ces secteurs stricts. De même qu'on n'est pas près de voir s'assécher, sur les vastes planchers de l'État, les océans de semi-parois grises à tissu molleton, picotés de push-pins.

Bref, les clientèles se fractionnent. Deux des trois compagnies nord-américaines de mobilier de bureau les plus à l'avant-garde dans la recherche, soit Haworth et Herman Miller (la troisième, absente, étant Steelcase), auront leur stand au SIDIM. Elles y présenteront chacune un modèle de bureau pliable, sorte de poste de travail de secours qui tient dans une boîte, que l'on sort du placard et déploie, pour un employé de passage. «Avec un produit-niche comme celui-là», précise la représentante de Herman Miller à Montréal, «notre but n'est pas d'en vendre des masses, mais plutôt d'aider nos meilleurs clients à trouver une solution à un besoin très particulier.» Mais, tout produit-niche qu'il soit, ce bureau-malle n'en reste pas moins le parfait symbole de l'emploi d'aujourd'hui, précaire à l'envi.

Parions que Bill Gates et ses émules auront une influence marquante sur notre manière de concevoir l'organisation du travail, tant spatiale que psychologique, de la même façon qu'Henri Ford l'a façonnée au début du siècle. Le musée Beaubourg, à Paris, vient de profiter du déménagement de ses bureaux administratifs pour en bousculer les espaces selon ces principes alternatifs, appliqués aussi dans notre centre-ville pour une entreprise internationale des plus sévères, par Gina Iaquista d'Innova Design (elle en parlera dans sa conférence, vendredi, au SIDIM).

Le bureau alternatif

ou «virtuel», pliable, escamotable, éjectable.



Le «cognitive desk» d'Haworth, aussi appelé Eddy

L'EMPLOYÉ GAIN DE PLACE

■ S'il est une tendance annoncée à laquelle, par contre, on peut croire, c'est le désir des entreprises de payer moins cher le loyer, donc de sauver de la surface. Les tables rapetissent, les classeurs aussi, on bûche au coudé à coudé dans un univers aplani. De plus en plus, les designers travaillent de concert avec les spécialistes en communications ou en publicité pour concocter un décor complet, cohérent de l'entrée aux toilettes, qui reflète l'image que la compagnie désire véhiculer d'elle-même.

Si le personnel se sent exclu, s'il a du mal à s'approprier un coin à lui, ce n'est pas bien grave,

nous dit-on. L'employé de l'avenir est nomade. Il bat la campagne le portable d'une main, le cellulaire de l'autre, le portfolio de la compagnie dans la troisième. Il travaille partout, n'importe où, sur un coin de table qu'il attrape au vol. On invente des mots pour ce genre de systèmes: «hoteling», «moteling», «landing sites», «free address». Vive le futur employé gain de place! Souple, léger, transportable, voire éjectable, il se congédie aisément, sans laisser de traces disgracieuses.

D'un autre côté, on admet maintenant que la civilisation des loisirs — une autre jolie balançoire qui date, celle-là, d'une époque lointaine — n'aura finalement pas lieu. On a déguisé du chic mot de «flexible» la réalité des horaires qui seraient plutôt élastiques. Les aménagements nou-

veaux le reconnaissent, qui prévoient tous un coin détente pour les salariés «sur le rush». Une mode des plus déconnectées. Car qui prendrait le risque, par les temps qui courent, d'être surpris à s'écraser et passer pour un paresseux? N'importe quel employé sait d'instinct que l'endroit pour voler des heures au patron en placo-tant de sa fin de semaine, c'est debout dans un coin de porte, à la photocopieuse, bref partout sauf au coin repos! Les salons, c'est pour la visite.

On fait plus subtil, chez Behaviour, la filiale de Discreet Logic qui emploie 300 concepteurs de multimédia. Les architectes ont prévu des douches et un superbe bar, où fruits et espressos sont servis gratuitement 24 heures sur 24. Une petite ligne de coke avec ça, pour tenir la distance?

Autre poste mobile, Manta, de chez Smed



Au dixième Salon international de design intérieur de Montréal (du 21 au 23 mai, Place Bonaventure, renseignements: SIDIM, au 284-3636), on pourra:

- jouer à la course aux mots en D parmi les stands et courir la chance de gagner 10 000 \$ de mobilier;
- assister aux conférences de Jacqueline Vischer, psychologue de l'aménagement, Gina Iaquista, designer, et d'autres, sur les expériences du bureau virtuel;
- se réjouir de la présence massive des fabricants de meubles italiens;
- s'amuser à voir comment trente designers réussiront à créer une chaise sur place, et en 30 minutes, avec des moyens de fortune;
- voir la façon dont dix architectes (comme Hanganu, Saucier+Perrotte, etc.) ont utilisé les produits d'un commanditaire avec lequel on les a jumelés pour présenter leur façon d'être;
- errer parmi 300 stands superbes avec 15 000 autres visiteurs.

Rappel - Programme de stages 1998 pour les diplômé-es universitaires en design

L'Institut de Design Montréal offre depuis 1995 un programme de stages pour les diplômé-es universitaires en design, en collaboration avec Développement des ressources humaines Canada.

L'Institut offre une contribution salariale de 35% à l'employeur.

L'Institut entend d'abord stimuler la création d'emplois permanents dans le secteur du design et offrir aux diplômé-es universitaires des trois dernières années (1) l'opportunité d'acquies une solide expérience de travail. Un autre objectif de ce programme consiste à développer une culture du design dans tous les genres d'entreprises en leur permettant d'envisager les avantages importants

en termes de valeur ajoutée et de compétitivité que procure le recours au design.

Le programme de l'Institut se révèle un succès depuis 1995 - 115 stages ont déjà été créés. Plus de la moitié des employeurs tendent à retenir les services de leur stagiaire par la suite. En 1998, l'Institut espère créer plus de 80 stages.

Ce programme favorise la mise en place de stages de travail rémunérés d'une durée de six mois pour les diplômé-es universitaires des différentes disciplines du design: architecture, architecture du paysage, design de l'environnement, design de mode, design d'intérieur, design

graphique (incluant animation, infographie et multimédia), design industriel, urbanisme, etc. (2)

Les candidat-es stagiaires doivent faire parvenir leur curriculum vitae par la poste (format lettre et papier télécopiable) ou par courrier électronique (3) et indiquer: leurs coordonnées complètes, les diplômes pertinents, les logiciels (incluant les versions) et les plates-formes maîtrisées, la mobilité régionale (Montréal, région de Montréal, régions particulières, voiture, etc.), les langues connues et le niveau de maîtrise pour chacune, les expériences de travail pertinentes.

Les employeurs peuvent contacter le coordonnateur du programme, au (514) 866-2436, poste 24.

(1) Les designers plus expérimentés et les designers ayant complété leur formation avant 1996 peuvent faire appel à nos services de placement.

(2) Les professionnel-les du design peuvent aussi embaucher des diplômé-es universitaires d'autres disciplines (des programmeurs ou des spécialistes de la mise en marché par exemple) si certaines conditions sont respectées (création d'un nouveau poste, poste en recherche et développement, candidat-e ayant complété sa formation depuis 1996).

(3) SVP ne pas télécopier votre curriculum vitae. Les formats de fichiers acceptables pour les envois par courrier électronique sont les suivants: QuarkXPress 3.1 et 3.3, Word 5.1 et Word 6, WordPerfect 5.1, ainsi que tous les formats de traitement de texte Macintosh.



Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Broqueurs (niveau 3)
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone: (514) 866-2436
Télécopieur: (514) 866-0891
Courrier électronique: idm@idm.qc.ca
Site web: http://www.idm.qc.ca